



HAL
open science

Le corps parlant de l'enfant vu par quelques uns de ses thérapeutes.

Marie-Christine Pouder

► **To cite this version:**

Marie-Christine Pouder. Le corps parlant de l'enfant vu par quelques uns de ses thérapeutes.. Le corps parlant de l'enfant vu par quelques uns de ses thérapeutes, Oct 2003, Besançon, France. 40 p. hal-00358151

HAL Id: hal-00358151

<https://hal.science/hal-00358151v1>

Submitted on 2 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque International « **D'où ça parle ?** » organisé par le GRELIS / LASELDI, Université de Franche-Comté, Besançon (France). 24 octobre 2003.

Le corps parlant de l'enfant vu par quelques uns de ses thérapeutes

de Marie-Christine Pouder
UMR8606, CNRS - Paris V.

Depuis les années 30, l'analyse du développement des capacités communicatives et langagières de l'enfant s'est couramment faite à partir d'observations des contextes quotidiens d'apprentissage et de socialisation.

Parmi les contextes de développement les plus étudiés, on peut citer la communication mère-enfant mais également père - enfant ou parents - enfants, ou encore éducateur - élève ainsi que diverses variantes de la communication entre enfants en crèche ou à l'école maternelle.

La communication thérapeute - enfant est une des figures sous lesquelles se déclinent les formes occidentalement socialisées de la relation non-familiale adulte - enfant, que ce soit en milieu institutionnel ou libéral. Sur demande scolaire, médicale ou parentale, un enfant, un élève, le plus souvent ciblé par l'institution scolaire, est adressé à un spécialiste car parmi l'ensemble de ses pairs il fait symptôme ; il se cache sous les tables et mord ses camarades, il ne parle pas ou plus, il jargonne, ne lit pas, refuse d'aller à l'école ; parfois il refuse de sortir de chez lui ou se réveille en proie à des terreurs nocturnes qui entravent son développement intellectuel et cognitif.

L'étude des interactions qui s'instaurent au sein de l'unité spatio-temporelle caractéristique de cette situation, la séance, permet, en diachronie, de saisir quelques éléments privilégiés de l'acquisition de conduites linguistiques et langagières d'enfants préalablement tenus en échec par des « forces diverses ». Je reste volontairement la plus neutre possible sur la détermination de ce qui entraverait les processus de développement.

L'observation directe pratiquée par le thérapeute lui-même ou un tiers est assurément un des moyens de pérenniser les données pragmatiques à des fins de conservation et/ou d'analyse ; elle s'est développée dans des cabinets privés ou en institution depuis le début du siècle dernier.¹

¹ Dans leurs compte-rendus, les thérapeutes rendent en principe compte de ce qui se passe dans la séance mais il s'agit surtout pour eux de décrire ce que fait ou ce que dit l'enfant. Certains se prennent eux-même comme objets d'observation dans des circonstances qu'il est toujours intéressant de noter (essentiellement à des fins de justifications, pour mentionner un doute, une hésitation ou un problème pragmatico-théorique important, en particulier sur un plan transférentiel ou contre-transférentiel).

L'auto-observation a eu plus généralement comme support l'écriture dans ce milieu de spécialistes, la prise de notes, la réflexion théorique, la publication de suivis thérapeutiques, ce qui a donné lieu à un véritable genre expositif, l'étude de cas, mi-réaliste, mi-théorique, ainsi qu'à des sous-genres apparentés comme l'exemple clinique, l'histoire de cas, l'anecdote, la parabole.

La psychanalyste Françoise Dolto écrivait dans son ouvrage, « Le cas Dominique, p.9 » : « *De nos jours, on lit beaucoup de petits et minuscules fragments tirés d'un ensemble de plusieurs centaines de séances ; ce sont des fragments tirés d'un ensemble de discours, de rêves, ou de comportements, servant le plus souvent à justifier une recherche technique ou une discussion sur le transfert et le contre-transfert. La raison du choix de ces fragments laisse le clinicien perplexe* ».

Les ouvrages comportant plusieurs histoires de cas ne manquent pas ; ils utilisent des procédés narratifs de focalisation à partir d'événements nodaux, des thèmes de parabolisation, parfois d'euphorisation. Ils mettent en œuvre des scripts pré-définis comme « la première séance », « une journée routinière », « les effets d'une interprétation », « l'unique séance qui résout une situation » Moins fréquents sont les ouvrages rendant compte de façon quasi-exhaustive d'un ensemble de séances constituant une cure.

Après le rappel de deux témoignages princeps dans le genre (Le cas du petit Hans, publié en 1909 par S.Freud, et l'analyse de Peter par A.Freud, en 1930), je tenterai, à partir de trois ouvrages d'analyses d'obédience lacanienne, de montrer comment la situation de thérapie est reconstruite, quels sont les éléments de la situation qui sont pertinents et pérennisés dans l'écriture, en me centrant sur la relation des soignants au « corps parlant » de l'enfant en analyse. Il s'agit d'ouvrages relatant des suivis effectués dans les années soixantes et d'un ouvrage relatant deux psychanalyses précoces d'enfants de deux ans en institution au début des années cinquantes. Ce dernier ouvrage répond à des impératifs différents liés au fait que les enfants suivis n'ont pas encore acquis le langage ; il insiste donc particulièrement sur les aspects non-verbaux de la communication et approfondit la vision de la situation ébauchée par les deux premiers.

L'expression « corps parlant » est volontairement plurivoque ; elle comprend l'évocation réaliste et descriptive de l'enfant présent dans son corps sexué dans l'hic et nunc de la séance, mutique ou prolixe, communiquant avec ses postures, ses mots, ses jeux et toute autre forme de système symbolique (récits de rêves, dessins, écrits, modelages) qui le représentent à des degrés divers. La notion de corps intervient dans l'élaboration de différents concepts (représentation inconsciente du corps, corps imaginaire, figures identificatoires, trait unaire, dessin du bonhomme,...) liée à l'expression de processus imaginaires, conscients ou inconscients ; cela va beaucoup plus loin que le constat des conduites corporelles et co-verbales, au sens strict que cela a pu prendre en sémiologie de l'expression. Ce n'est pas le lieu ici de détailler ni de définir précisément tous ces termes, élaborés par ces différents analystes au fur et à mesure de leurs découvertes cliniques.

J'évoquerai donc plus particulièrement le suivi de 5 enfants : Nadia (2 ans et demi), Hans (5 ans), Hector (6 ans), Peter (9 ans) et Dominique (14 ans). L'addition des compte-rendus de séance dans ces histoires de cas permet la reconstitution de plus de trois cents séances.

Auteur / thérapeute et période de prise en charge Type d'institution	Prénom utilisé pour dénommer l'enfant, durée du traitement	Type de thérapie. Nombre de séances reconstituables 315 séances	Genres et sous-genres de l'écrit convoqués pour rendre compte du chronotope et de la dialogie
S.Freud Analyse de cas d'après les témoignages du père de l'enfant. 1906-1808 1 ^{ère} publication en 1909 Rencontre amicale et scientifique	Hans , garçon de trois ans et quelques mois. Observation d'une année	Observation en milieu familial ; compte-rendus faits par le père tous les mois puis toutes les semaines. Une seule rencontre entre S.Freud et l'enfant.	Sténographie de dialogues père – enfant, récits de rêves, associations, récits, lettres, rapports, notes, articles et conférences.
A.Freud Milieu scolaire et familial. 1929-1938 1 ^{ère} publication en 1985 Rencontre ortho-pédagogique et psychanalytique.	Peter , garçon de 9 ans. Analyse de 2 ans et demi	136 séances ; 4 séances par semaine en début de prise en charge, dans le cabinet d'A.F.	Notes de séances, récits de rêves, associations, reproduction des dessins faits durant les séances, écrits divers de l'enfant.
Fr.Dolto Dispensaire, Années 60. 1 ^{ère} publication, 1971.(64) Colloque à deux au dispensaire, rencontre professionnelle avec la mère et le frère aîné.	Dominique , garçon de 14 ans. Analyse de 1 an.	12 séances en dispensaire, espacées de plusieurs semaines.	Notes et réflexions d'après les notes, copies des modelages de l'enfant.
D.Vasse Cabinet personnel, Années 60 1 ^{ère} publication, 1974. Rencontre psychanalytique avec l'enfant et sa mère puis avec l'enfant seul	Hector , enfant de six ans. Analyse de 1 an et demi	20 séances dans le cabinet de l'analyste.	Notes de séance, copie des modelages et reproduction des dessins.
R. et R.Lefort Institution de soins pour enfants abandonnés Années 50 1 ^{ère} publication, 1980.	Nadia , fillette de 2 ans et demi. Suivi d'une année.	146 séances dans la chambre de l'enfant puis dans un local spécifique.	Notes de séance Ecrit narratif et technique

Les éléments importants de cette reconstruction, plus ou moins élaborés, sont :
- la reconstruction du dialogue thérapeute-enfant,

- le témoignage des productions symboliques des petits patients : rêves, écrits, dessins, modelages,
- la description des lieux, des personnages et de leurs faits et gestes dans un contexte spatio-temporel déterminé,
- les réflexions théoriques des praticiens, étroitement reliées aux éléments pertinents et retenus.

La reconstitution du dialogue est très variable suivant les ouvrages, de la reproduction quasi verbatim du dialogue direct (S.Freud, F.Dolto) à une simple prise de notes éparses (Heller, publication des notes de séance d'A.Freud) avec quelques citations du dialogue, en passant par diverses formes du discours rapporté (D.Vasse, R.Lefort), alternant avec des commentaires théoriques et des présentations de matériel non-linguistique.

Du côté de chez les Freud :

Le petit Hans

L'ouvrage initial dans la discipline psychanalytique est un article présentant l'analyse d'une phobie d'un jeune garçon, connue comme l'analyse du « petit Hans ».²

La contribution apportée par S.Freud à l'étude de la phobie infantile s'inscrit dans un contexte particulier d'approche de la vie sexuelle et affective de l'homme moderne au début du XX^{ème} siècle.

Sa propre auto-analyse ainsi que ses premières cures d'adultes l'avaient convaincu de la précocité des émois sexuels de l'enfant, tels du moins qu'ils apparaissaient dans les souvenirs des analysés adultes. Bien qu'il signale, à la fin de l'exposé du cas qu'il n'a rien appris de nouveau par cette observation, Freud met néanmoins en avant la valeur modélisatrice et germinative des phénomènes névrotiques précoces décrits.

(cf. p. 197), « *Elle ne m'a, à strictement parler, rien appris de nouveau, rien que je n'aie déjà été à même de deviner - souvent sous une forme moins distincte et moins immédiate - et par les analyses d'autres patients traités à l'âge adulte. Mais les névroses de ces autres malades pouvaient toutes être rattachées aux mêmes complexes infantiles que nous avons découverts derrière la phobie de Hans.* »

La clinique de l'enfant vaut surtout pour S.Freud comme laboratoire de la clinique de l'adulte mais elle ne l'éclipse pas dans ses intérêts. La mère de Hans (en réalité Herbert) a eu Freud comme analyste et elle a fait partie, ainsi que son mari, du cercle de ses premiers admirateurs et disciples. C'est sans doute ce qui a incité ces jeunes parents, qui se voulaient progressistes, à observer le développement des émotions de leur enfant premier-né.

² Le texte est paru en 1909, Analyse des Phobie eines fünfjährigen Knaben « Der kleine Hans », Jb. Psychoanalyt. Psychopath. Forsch., Bd. 1 (I), 1-109.

Il a été publié plus récemment avec une autre histoire de cas, Studienausgabe, Band VIII, Zwei Kinderneurosen, Fischer Wissenschaft, 1969.

Le texte de référence est ici la traduction en français, Cinq psychanalyse, bibliothèque de Psychanalyse, P.U.F., 1982, 1^{ère} éd., 1954, traduit par Marie Bonaparte et Rudolph Lœvenstein.

Le père, un des premiers spécialistes de l'application de l'analyse au fait musical, a été particulièrement attentif à décrire dans ses articles les bases pulsionnelles enfantines de la créativité des grands compositeurs.

Lors de ses observations familiales quotidiennes, il s'est naturellement intéressé aux curiosités de son jeune fils, à ses formes d'attachement, à ses affinités, ses peurs, ses questionnements, à ses modifications d'humeur. Hans est devenu plus tard un musicien célèbre.

Nous savons que S.F. avait déjà vu l'enfant avant le début de l'observation et que le père (Max Graf) a pris des notes sous forme de sténographies des dialogues que Hans tenait avec sa mère ou avec lui-même.

Les premiers témoignages utilisés datent du temps où l'enfant n'avait pas encore trois ans ; la période entre 3 ans 9 mois et 4 ans 9 mois est bien documentée et la période entre 4 ans 9 mois et 5 ans 1 mois correspond au temps de développement maximal et de résolution de la phobie qui s'est développée durant l'observation. On peut toujours se demander si elle se serait développée avec cette acuité si l'observation du père n'avait été aussi insistante et peut-être même aussi intrusive.

Le père envoyait des rapports mensuels, puis hebdomadaires à S.Freud pour lui rendre compte du développement de l'enfant, puis, par nécessité, des peurs et des symptômes de l'enfant. Il a rapporté des conversations, a noté les rêves de l'enfant, ses associations, ses jeux, ses souvenirs de jeux avec ses camarades ou ses poupées, sa vie quotidienne auprès de sa mère et de sa petite sœur.

Hans est devenu un informateur pour son père qui a en outre entrepris également de vérifier auprès de sa femme la véracité des événements et propos rapportés par le jeune enfant.

Il importe ainsi particulièrement en effet de faire la part entre les faits relevés de l'ordre du nocturne, du semi diurne ou du diurne, de distinguer entre récit de rêve avec associations, rêve éveillé ou fantasme qui soutient la pensée, entre le jeu et le récit vigile issu des perceptions des objets et des êtres animés selon des liens causaux particuliers aux enfants.

A travers le récit au deuxième degré, nous pouvons lire également les manières pour le moins étonnantes qu'ont ces adultes d'introduire auprès de cet enfant les « explications » des faits relatifs à la naissance et à la reproduction (intervention du bon vouloir du *bon Dieu, seules les femmes ont des enfants, elles n'ont pas de « fait-pipi »*,etc)..

Il semble que l'on ait à faire à un affrontement entre deux « théories » sexuelles tout aussi immatures, la première pour être infantile, la seconde pour être partielle, engonçée, partielle, malgré le désir marqué dans cette famille de présenter les faits de la vie aux enfants de manière moderne.

L'essentiel de l'observation consiste donc en propos et comportements diversement rapportés. Le père est un observateur direct et indirect, Freud est un observateur indirect qui reçoit les comptes-rendus et trie des exemples pour étayer ses arguments exposés dans ses communications et articles.

Dans l'article en question, S.Freud présente cinq récits de rêves suivis de dialogues véhiculant les associations de Hans, tels qu'un analyste aurait pu les obtenir et quatre grandes suites de récits fantasmatiques sur des thèmes semi-réalistes, introduits par « *il a pensé* », « *j'ai pensé* » ainsi qu'un grand nombre de récits soutenus par l'étayage paternel, mêlés de récits que l'on pourrait qualifier de « mixtes », qui nous initient aux catégories mentales de l'enfant.

La composante linguistique de cette « saisie du monde » est fondamentale car elle est la preuve que la vision perceptuelle de l'enfant est sous-tendue par les signifiants de la langue parlée dans son entourage.

Ainsi Hans se met-il à se préoccuper particulièrement d'une zone nommée par sa mère « *Wiwimacher, fait-pipi* » et il s'intéresse à la manière dont, autour de lui, personnes et animaux s'acquittent de cette fonction d'excrétion, les objets se distinguant des animés par le fait qu'il n'ont pas à la remplir.

La naissance d'une petite sœur et son observation des bains pris par celle-ci vont orienter Hans dans sa recherche sur la différence des sexes qui trouve assez peu d'échos auprès des adultes surtout préoccupés à saisir ses propres représentations.

Les sensations que l'enfant ressent dans la zone « *d'en-bas* », sont pour lui liées à des fonctions excrétrices (« *wiwi, loumf* ») associées à des soins parentaux sans doute assez satisfaisants pour qu'il termine sa thérapie en adressant à S.Freud une lettre dans laquelle il détaille un de ses jeux où il est le père « *torchant* » tendrement et efficacement une petite troupe de poupées.

Il développe une théorie de la naissance assez asexuée, liée à l'excrétion anale (« *faire loumf, Loumfi, Voumfi* ») où le produit de l'excrétion est associé à un enfant, valorisé bien qu'ensuite éjecté, né de la mise-bas d'un être animal, fantasme qui suit celui du don de l'enfant par une cigogne portant des bébés dans une boîte mobile où ceux-ci attendent de toute éternité leur venue au monde.

Différentes sortes de voitures, de boîtes, associées à la crainte du renversement lui évoquent la naissance de sa petite sœur, accueillie avec une certaine ambivalence. Des ponts verbaux (comme « *Verkher* », qui signifie *transport*, et aussi *relation sexuelle*) ou visuels et auditifs (*charivari, battement des pieds*) associent les aléas de la circulation viennoise du début du siècle dernier et aux mystérieux ébats entrevus dans la chambre parentale.

Le vocabulaire utilisé pour la défécation associe cet acte à un danger par association verbale : « *scheissen* » / *schuessen, déféquer / tirer au fusil* », de même que la vision des bassines ensanglantées dans l'appartement au moment de l'accouchement de la mère terrorise l'enfant par association visuelle lors de la naissance de la petite sœur.

La peur que Hans manifeste d'avoir les doigts mordus par un cheval lorsqu'il sort en ville est soutenue par des fantasmes liés à son auto-érotisme par le relais d'associations verbales : en particulier la formule allemande qui lie l'excitation pénienne au terme « *es beisst mich, ça me mord* », et la question maternelle « *gibst-du die hand zum Wiwimacher ? donnes-tu la main au fait-pipi ?* ».

Le lien qu'il établit entre un cheval blanc et son père blanc de peau et noir de poils ainsi qu'une association persistante entre les termes de percer et de naître (« *Bohrer* », « *gebohrt* » / « *Geburt* », « *geboren* ») le rendent particulièrement sensible à des fantasmes d'agression terrifiants comme celui d'être mordu par un cheval, ou d'avoir le ventre perforé par un plombier.

Hans vit les composantes principales de l'Oedipe selon leurs deux versants de manière exemplaire : identification à la mère (il fait des enfants avec lui-même), mère comme objet (il a des enfants avec elle et le père devient un grand-père) - père comme objet (il est excité, en compétition avec lui) - identification au père (il est un jeune cheval, il prend soin de ses enfants-poupées comme son père prend soin de lui).

L'intérêt de cette observation, problématique car les composantes contre-transférentielles en sont mal dégagées, est néanmoins conséquent.

Le père est aussi dans une relation de séduction avec S.Freud ; en pionnier de la psychanalyse, il recueille les productions inconscientes de son fils ; il connaît bien sa vie de veille et les relations qu'il noue au jour le jour avec son entourage, les adultes familiers, les petits garçons et grandes filles qu'il côtoie en vacances à la campagne ; il a connaissance des mythes domestiques et des explications qui sont données habituellement à l'enfant.³

Le fait que le mariage des parents de Hans se soit terminé par un divorce n'est peut-être pas non plus sans lien avec la complexité des émois vécus par l'enfant lors de cette relation entre ses deux parents et un professeur déjà renommé.

Le père se transforme en secrétaire et entre sans doute aussi en communication avec sa propre enfance par l'intermédiaire de son fils ; il a été sensible aux implications sonores des associations mais il n'a apparemment pas informé très scientifiquement son fils sur son futur rôle d'homme et de père ; il réagit par aphorismes et proverbes, assimilant humoristiquement sa femme au bon Dieu, et son désir d'enfant à un désir tout-puissant.

L'enfant qui dormait dans la chambre des parents jusqu'à l'âge de quatre ans, n'en a été « évacué » qu'à l'arrivée de la sage-femme et du docteur lors de la naissance de sa petite sœur ; il partageait jusqu'alors une grande intimité avec sa mère qu'il accompagnait dans ses sorties en ville.

L'attachement de Hans pour sa jeune sœur, bien que second, paraît plus sincère que ne semblent l'interpréter les deux hommes, qui le mettent en doute, uniquement focalisés sur les possibles désirs de mort de l'aîné vis-à-vis de la cadette lors de son éviction de la niche parentale.

Si, en fin de « traitement », Hans a partiellement réglé deux de ses problèmes (comment viennent les enfants ? la différence des sexes), il ne semble toujours pas très au fait quant aux rôles dévolus aux parents dans la succession des générations.

Cette étude « collective » de cas prend très au sérieux l'observation des comportements de l'enfant (gestes, déplacements, jeux, colères, attirances, habitudes, manies) mais surtout ses modes d'expression et de pensée (dialogues, rêves, associations verbales, fantasmes) comme sous-tendant des mouvements psychiques et des affects guidant ses relations ; en ce sens elle souligne également une approche analytique de la pensée émergente à travers ce qui pour Freud est le moteur de la curiosité intellectuelle, la curiosité envers l'apparition de la vie biologique et les divers phénomènes liés à la représentation.

³ Les traducteurs de la version allemande en français, Marie Bonaparte et Rudolph Loewenstein, soutiennent l'analyse linguistique déjà élaborée par S.Freud pour en saisir les composantes phoniques et symbolique (au sens lacanien) des associations enfantines; ils mettent l'accent sur quelques différences interlangues sensibles dans l'abord de certains faits : en France, « *naître dans les choux* » remplace la cigogne sauf peut-être en Alsace; ils tentent de traduire la proximité phonique entre « *wegen* » et « *Wagen* » par celle qui pourrait s'établir en français entre « *vois-tu* » et « *voiture* », bien que les sens en soient différents ; ils se réfèrent au proverbe populaire « *Ce que femme veut, Dieu le veut* ».

Catégories d'observation mises en œuvre par ce cas :

- les mouvements d'animosité et de tendresse avec les familiers (père, mère, petite sœur),
- les attirances de l'enfant envers les autres enfants de l'un et l'autre sexe, de son âge, plus jeunes ou plus âgés, le fait qu'il aille spontanément vers eux, les embrasse, les prenne par la main, ou les batte. Repérages théoriques liés aux phases anale, uréthrale et œdipienne.
- les symptômes, les peurs et phobies familiales,
- les rêves et associations,
- les points de vue enfantins sur la vie et la mort à partir du langage et des moyens d'expression de la vie quotidienne,
- le comportement en famille et dans les différents environnements, urbain et campagnard auxquels il est confronté (relation aux machines, aux animaux, à la foule ou au danger physique).

L'analyse de Peter :

« P.H. entre en analyse au début de février 1929. Ses crises sont décrites comme suit ; il se réveille la nuit et se met debout dans son lit, les yeux grands ouverts comme s'il voyait quelque chose, et le plus souvent il s'écrie, « s'il te plait, s'il te plait, pas ça ! ». Il a peur aussi en plein jour quand il traverse un couloir sombre, et aussi de la mort. Il se désintéresse passagèrement de l'école. »

Nous prenons connaissance des symptômes de Peter à la lecture de l'ouvrage, « Une analyse d'enfant avec Anna Freud », publié par P.Heller lui-même, l'enfant engagé dans l'analyse à l'âge de douze ans, avec la fille de S.Freud.⁴

Les notes prises en analyse par A.Freud sont accompagnées des dessins et des textes rédigés par le jeune garçon ainsi que par un commentaire écrit par celui-ci beaucoup plus tard, à l'âge adulte. Comme le montre l'emploi du temps et la reconstruction du planning des séances, le jeune analysand se rend chez son analyste cinq fois par semaine en début de cure, avant dix heures du matin ou après cinq heures du soir, puis, vers la fin de la prise en charge, une seule fois par semaine.

Durant la même période, A.Freud reçoit également des camarades de classe de l'enfant ainsi que des professeurs de son école, sans que cela semble avoir une influence notable sur le traitement.

L'analyste paraît gérer adroitement les analyses parallèles de plusieurs enfants qui se connaissent et garder une certaine indépendance par rapport aux parents et aux éducateurs, malgré quelques entorses signalées à la règle analytique formulée qui est de ne pas parler à l'extérieur de ce qui se passe dans le cabinet. Il arrive bien sûr que les enfants parlent entre eux de leur analyse, non sans culpabilité.

L'enfant suit cette analyse du fait de l'intérêt familial pour les développements de cette nouvelle discipline et de ses applications, en particulier dans le champ de la pédagogie, et parce qu'il présente une symptomatologie d'angoisse ; il est dépressif, en proie à des terreurs nocturnes, fait des cauchemars.

Il vit dans un milieu assez libertaire, voire dissipé, et ses parents, qui divorceront, ont chacun des aventures sentimentales extraconjugales. Le père de Peter tente même un moment d'utiliser l'analyste pour « expliquer » à son fils sa situation. Le terrain relationnel du milieu en question est assez complexe.

Les notes des brefs compte rendus permettent à peine de reconstituer le cadre spatial du cabinet ; il y a un divan avec des oreillers sur lequel le jeune garçon se jette le plus souvent, allongé sur le dos, parfois à plat ventre, un poêle, un fauteuil pour l'analyste, un bureau avec grand buvard et un téléphone. Les notes sont avant tout centrées sur les récits de rêves suivis d'associations et

⁴ Il s'agit de la publication des notes des années trente concernant cet enfant scolarisé dans l'institution « Burlingham-Rosenfeld », école privée pour enfants suivant une analyse, dirigée par D.Burlingham, Eva Rosenfeld et Peter Blos, et également fondée par A.Freud. Dans cette école se sont côtoyés élèves, éducateurs, enseignants « touchés » par la psychanalyse.

parfois d'interprétations, les lectures d'ouvrages faites en séance puis les textes composés par l'enfant lui-même (poésies, nouvelles, court roman).

La prise de notes, à la différence du récit circonstancié, ne peut jamais décrire un comportement en totalité, elle est liée à l'opération de relecture qui, s'appuyant sur la mémoire à partir d'éléments évoqués permet une reconstruction partielle d'un évènement. Elle est donc liée à des opérations linguistiques particulières qui facilitent le rappel, par certains procédés, d'une situation fortement dialogale : précodé, abréviations, codages particuliers, utilisation de l'aspect iconique des mots, images, métaphores, croquis.

Comme l'analyste n'a pas le temps de noter les dialogues au mot près, à part quelques exceptions, elle doit le plus souvent suggérer une atmosphère, donner une appréciation globale de la séance ou d'un instant précis : arrivée, départ, brusque changement d'humeur en fonction du contexte, aspects répétitifs, globaux ou discontinus.

A part quelques expressions de dialogue indirect (« *demande prudemment si on pourrait l'entendre ; il admet que quelque chose l'opprime constamment* »), les expressions deviennent de plus en plus évocatrices, au détriment de la précision de ce qui est dit (« *au revoir amical ; réprimande affectueuse ; mécontent de moi ; m'interdit de parler ; se révolte* »).

Des expressions évoquant la pragmatique du dire soutiennent l'évocation : « *il parle le dialecte juif ; l'affectation apparaît quand il parle de sa mère ; se plaignant comme s'il était malade ; très critique à mon encontre ; il me gronde ; en colère à propos de tout ; profère des mots obscènes ; ventard ; en plaisantant à moitié* ».

Ces expressions décrivent en partie les éléments du discours émis, la langue utilisée, le ton pris, l'acte de langage en question : plainte, interdiction, révolte, critique, plaisanterie, avec quelques éléments de spécification : comparaisons (« *comme s'il était malade* »), focalisation sur le thème du discours (« *il me* », « *de moi* »), modalisation ou quantification (« *à moitié* »).

Certaines expressions, entre description du verbal et du non-verbal, s'appuient également sur des savoirs concernant des attitudes, « *jalousie calme ; accepte sérieusement ; il éclate en pleurant et en criant ; prend congé très tendrement avec les deux mains ; avec tiédeur* ».

Bien que fortement subjectives, ces notations se réfèrent à des états humoraux différenciés ; l'information donnée exprime souvent le degré de placidité ou d'excitation (« *gai ; hésitant ; enthousiaste ; calme ; excité ; de mauvaise humeur* ») qui met fortement à contribution les capacités d'empathie de l'analyste (« *il est insupportable ; s'approche dangereusement de mon bureau ; harmonie affectueuse avec moi ; séance excitée, intéressante* »). Ceci est évidemment lié aux phénomènes transférentiels et contre-transférentiels.

Les expressions rencontrées concernent également l'expression de la pragmatique communicative au sens large et plus précisément la pragmatique du geste avec des dominantes humorales, sexuelles ou mentales.

Il est évident que pour cet enfant, la manière d'être détendu, à son aise ou très agité, pendant son analyse, varie tout en présentant néanmoins des formes relativement répétitives à travers le temps.

Seules quelques expressions sont entièrement descriptives et relatives au corporel :

« *ses genoux et ses mains sont gercés et lui font mal ; à moitié dur (sans plus de commentaire) ; masturbation anodine ; s'agite d'avant en arrière ; crie, donne des coups de pieds ; exhibitionnisme intellectuel et physique* ».

La problématique de la résolution de l'agressivité et de la haine dans la sublimation n'est pas parfois sans poser quelque problème (« *Se tient dangereusement près de mon bureau, veut sûrement renverser quelque chose. Je le préviens que l'on tue facilement les objets à la place des gens* »).

Le caractère tranquille de la séance ne garantit pas l'intérêt du matériel présenté, ce qui manifesterait plutôt une forme d'illusion d'harmonie passagère, et des modifications humorales continues ponctuent le travail analytique approfondi fait par ce couple analyste – jeune analysand.

Peter développe essentiellement deux théories sexuelles infantiles, l'une anale est liée à l'odeur et au bruit, les participants du coït émettant des vents l'un dans l'autre ; l'autre est une théorie urétrale, les participants urinant l'un dans l'autre. Ces théories seront développées par différentes associations, fantasmes diurnes, rêves, et peu à peu contrecarrées par des informations précises apportées par l'analyste, au besoin avec graphiques et planches anatomiques à l'appui, sur la différence des sexes et les différents rôles des protagonistes dans la procréation. L'enfant exprime de nombreux fantasmes sexuels ; durant les vacances il est également témoin de scènes érotiques entre adultes dans la nature qui l'instruisent. Il a de grandes phases d'excitation, des érections sur le divan ; il est très pressé d'avoir des informations précises sur le rôle et le fonctionnement des organes génitaux masculins et féminins.

Les notes aident celui qui les a prises à mémoriser, à imaginer ; elles présentent donc toujours un caractère lacunaire et énigmatique pour un lecteur peu ou moyennement averti ; elles sont néanmoins suffisantes pour une reconstruction partielle du dispositif analytique.

Très généralement A. Freud note dans quel état émotionnel est son patient à son arrivée en séance, ainsi que les éventuelles modifications en cours de séance ; elle note ses retards, ses absences pour cause de maladies ou de vacances, ses coups de téléphone. C'est ainsi que le plan de déroulement des séances est globalement accessible, confirmant le caractère freudien radical de cette cure qui se déroule selon des règles proches des analyses traditionnelles d'adultes.

Les rêves sont une des principales voies d'accès au monde intérieur de Peter, par l'expression de leur récit, les associations, les interprétations et les réactions aux interprétations qu'ils provoquent. Ces notes qui permettent de reconstituer plus de cent trente six séances, livrent les textes de plus de soixante récits de rêves, avec leurs associations, souvent notées de manière très schématiques. Les rêves reçoivent le plus souvent un titre qui les identifie et en facilite le rappel ; nommer tel ou tel rêve par son titre est une forme de remémoration globale consensuelle entre les participants du dialogue analytique, centralisée autour d'un signifiant fondamental.

Mais l'analyse d'A. Freud est aussi une analyse d'enfant, proche parfois d'un processus d'orthopédagogie et elle s'appuie sur d'autres formes de productions verbales et non-verbales ; une ou deux évocations du jeu de la puce ou de jeux de rôles conversationnels (dialogue satirique entre une concierge et une blanchisseuse) ne suffisent pas à définir ce genre de thérapie comme une thérapie par le jeu. Le plus souvent l'enfant évoque ses découvertes littéraires et historiques liées au déroulement de sa scolarité ou de sa vie culturelle et familiale

Le livre présente aussi trente-deux dessins de Peter faits durant les séances, ce qui correspond à une partie seulement de sa production en analyse. La thématique de ses dessins ainsi que celle de

ses lectures offre d'autres pistes d'accès à ses motions psychiques, mouvements humoraux liés à des postures, des actions, des rôles spécifiques liés à des positions affectives, religieuses ou sociales selon des scripts d'évènements donnés.

Les récits de rêves interviennent comme production régulière alimentant la cure de Peter ; malgré des lacunes vraisemblables, une moyenne annuelle d'environ dix-huit récits de rêve qui se répondent parfois les uns aux autres balise les séances.

Leur titre donne une première indication sur leur contenu : « *rêve du marronnier ; de la promenade en voiture ; du train ; de la fenêtre cassée ; du cochon se vautrant ; du couple sur le balcon ; de Jeanne et Gabi ; ...* ». Ils forment parfois des séries de deux ou trois rêves dans une même nuit ou des séries de rêves à thématique proche (« *rêve de Sésostris ; 2^{ème} rêve de Sésostris* »). Des dessins explicitent parfois la position ou l'aspect des différents protagonistes dans les rêves en question.

Les titres donnent aussi des indications sur les personnages ou éléments centraux apparents du rêve : « *marronnier, pâquerette, musique, de Sigurd, de Wolf* ». Certains de ces éléments sont justement des lieux : « *toilettes, salle, couloir, salle d'attente, balcon* », qui ont une importance particulière pour le sujet, ce que démontrent d'ailleurs des dessins faits en fin de cure.

Certains impliquent des déplacements et des actions précises : « *train, voiture ; fenêtre cassée ; de la fuite ; des trois gifles ; de la descente en luge* », promenades ou voyages dans des lieux divers (« *Amérique, Paris, Breitenstein* »). Dans ces rêves l'enfant se voit ou se sent accomplir un certain nombre d'actions, directement ou indirectement comme le montrent les associations.

Je prendrai quelques exemples de rêves au début et à la fin de l'analyse.⁵

Premiers rêves (février 1929)

A : « *Avec sa classe, il passe par un portail, comme Schönbrunn, un grand lac, des îles, les arbres sont roses.* »

B : « *Il marche avec Thési dans une rue où il y a des arbres. (deux silhouettes d'arbres sont dessinées entre deux phrases). Ils parlent du Christ. Soudain, la rue descend à pic et il a très peur. Ensuite Thési se plaint à sa mère qu'il lui cherche toujours querelle.* »

Les rêves décrivent de manière quasi réaliste, avec une dose suffisante d'incongruité sa vie d'enfant, de fils, d'écolier, de camarade.

Dans le premier rêve, l'irréalité est portée par un rappel incertain d'un de ses lieux habituels de promenade, et la couleur rose des arbres.

Dans le second, l'affect disproportionné de la peur liée à la pente de la rue qui descend à pic situe ce rêve au plus proche de ses affects inconscients.

Les deux rêves ont des composantes motrices et visuelles et le second est également fortement lié à une pragmatique dialogique apparemment inter-subjective (plainte, querelle, discussion à

⁵ Les récits sont notés à la troisième personne, par « *il* », ce qui indique sans doute une opération de renversement énonciatif de l'analyste par rapport au récit du jeune garçon qui a sans doute fait ses récits à la première personne ; c'est une des caractéristiques supplémentaires de ce type de prise de notes.

propos d'une figure religieuse) mais il est possible que cette figuration renvoie en fait à des mouvements intra-sujetifs entre différentes instances internes du sujet.

Derniers rêves (trois ans après les premiers) :

Février 1932 : « rêve des deux directions. Un rêve qu'il ne peut que dessiner. Il y a là quelque chose comme un cheval d'arçon dans le gymnase et deux directions. » Un petit graphique illustre ces deux directions.

Après Pâques 1932 : « Il fait un rêve dans lequel il compare l'école Rommel à Vienne avec Bondy. »⁶

Après Pâques 1932 : « Rêve de la salle d'attente : la salle d'attente, l'entrée de la Scala (ils jouent Shakespeare). Il est admis chez une prostituée, elle se montre, il se montre. En bas, Menga l'attend, il sait qu'elle n'approuve pas. »

L'affect dominant de la peur angoissée semble avoir fait place à une sorte de doute, d'hésitation entre des voies à prendre. Les formes habituelles d'expression du garçon apparaissent dans les rêves (le sport, la musique, le théâtre) ; son appartenance à l'école Burlingham le place au centre des oppositions doctrinales et théoriques entre différents mouvements pédagogiques socio-démocrates, progressistes ou expérimentaux.

Sa forme de relation à la femme n'est plus celle d'un simple camarade, il évoque une sexualité vénale et scopique assez adolescente dans un contexte de théâtralisation qui en favorise l'expression tragi-comique.

L'association salle d'attente / prostituée couramment couplée à la situation analytique n'est pourtant pas ici envisagée par A.Freud qui n'en a peut-être pas ressenti la dimension transférentielle et qui se contente de l'association « *diablesse biblique chez laquelle les hommes baissent leur pantalon* », expression qui peut également se référer à la relation souvent ambiguë que Peter entretient avec l'analyse/sté.

Les aspirations politiques et pédagogiques ont remplacé les discussions religieuses. Les deux premiers rêves semblent en affinité avec ses préoccupations réalistes relatives à la poursuite de ses études et le troisième est relatif aux préoccupations qui l'orientent désormais dans sa vie de jeune homme dans la Vienne confrontée à l'émergence de mouvements esthétiques et politiques radicaux.

L'analyste semble avoir interprété les directions en termes d'orientation sexuelle et/ou identificatoire, les institutions en cause étant reliées à des composantes hétérosexuelles ou homosexuelles des formes respectives de direction de leurs directeurs.

Les rêves intermédiaires confrontent le rêveur avec son agressivité envers son père, à la grande culpabilité qui en est la conséquence, ainsi qu'à ses problèmes de rivalité et de jalousie à l'école envers certains de ses camarades. Cela le pousse à des conduites contre-transférentielles un peu inquiétantes qui se résolvent en partie du fait de l'énergie avec laquelle il utilise le médium verbal pour s'exprimer dans les domaines du scatologique comme du littéraire.

Les figures religieuses le préoccupent un temps puis il s'engage ensuite dans la voie de l'esthétique et de la revendication politique.

⁶ Ecole dirigée par un social-démocrate, un spécialiste de Nestroy. Bondy était le directeur d'un internat progressiste expérimental en Allemagne.

Son ambivalence sexuelle relative (il se sent très féminin vis-à-vis de certaines figures masculines) est en partie compensée par sa composante communicationnelle presque constamment tournée vers des figures féminines.

Les rêves figurent le corps à travers des identifiants, des relations, des affects, des motions psychiques, des environnements ; ils sont interprétés par l'adulte en fonction des associations de l'enfant ; ils ne peuvent être interprétés d'après une simple « clef des songes ».

La dimension sonore liée à la polyphonie des signifiants linguistiques n'en est pas absente mais elle n'est pas aussi prédominante que dans le cas de Hans, enfant beaucoup plus jeune.⁷

Les dessins reproduits dans l'ouvrage donnent lieu à un large appareil-critique relatif aux détails, associations et commentaires qui les accompagnent.

Il s'agit avant tout de portraits, de représentations de personnages humains ou surnaturels, parfois d'animaux et de symboles (armoiries, svastikas, étoiles de David) dessinés par l'enfant durant les séances. Le plus souvent les dessins sont en relation avec des explications ou avec des associations liées à un récit de rêve ; à d'autres moments ils illustrent des lectures ou encore les productions littéraires de Peter.

Peu de lieux sont figurés ; des lieux réalistes, un plan d'appartement, une montagne, une avenue et des arbres, un espace théâtral, ou des lieux symboliques comme les portes du ciel ou du paradis, soit, de manière schématique, des lieux où circulent des hommes et des femmes, des anges et des démons.

Peu de figurations d'enfants : une figuration de jumeaux multiples, une allusion à des frères siamois, une série de petits dessins relatifs à l'histoire du « *petit Hans* », titre d'une chanson pour enfants, et dont on peut penser qu'elle est surdéterminée par rapport à l'histoire de la psychanalyse : un enfant quitte sa mère qui vit avec un artiste, il revient plus âgé, chauve avec des lunettes et la mère, devenue une forte matrone, lui dit qu'elle s'est ennuyée de lui ; le compagnon de celle-ci s'en va alors en pleurant.

A côté de cette histoire à forte fantasmagorie œdipienne apparaît le dessin d'un enfant fantôme né à partir de sperme, fantasme de naissance purement paternelle.

Vers la fin de son analyse, Peter illustre de manière saisissante et extrêmement esthétique un personnage d'enfant-insecte écrasé par deux visages géants d'adultes qui se font face en criant et qui semble assez bien symboliser sa situation familiale, coincé entre des figures parentales assez dévorantes.

Parmi les personnages « enfantins » figurés, on note encore des anges qui entourent un curé, un diabolin qui regarde malicieusement une femme « *crépusculaire* » ainsi qu'un garçon qui dit au revoir de la main à une femme, amie d'A. Freud, qui vient de mourir et qui est « *au ciel* ».

Parmi les derniers dessins figure le portrait d'un jeune garçon aux cheveux blonds, Ferdinand, héros d'une nouvelle écrite par l'enfant ; ce héros s'enfuit de chez ses parents et finit dans une maison de correction, destin qui hante particulièrement le jeune analysé.

Seule une petite fille est figurée, avec une fleur, sans forme, avec une tâche sur les fesses.

⁷ Ou du moins n'est pas analysée comme dans le cas précédent par les traducteurs. Tous le corpus serait à reprendre eu égard aux signifiants de l'allemand, particulièrement réalistes (cf. Goldstein)

Peu à peu les personnages familiers, les entités religieuses sont remplacés par des entités symboliques, historiques et politiques, artistes ou pédagogues de gauche, alors que son esthétique se stylise un peu à la manière de l'esthétique des affiches politiques de l'époque.

Les figures d'hommes sont plus diversifiées que les figures féminines assez stéréotypées (matrone, furie, poupée, lady, femme crépusculaire, Mary Stuart, jeune femme au type allemand...).

Les personnages sont dessinés sans fond précis, ils sont pris dans des relations explicitées dans le dialogue analytique. Il est à remarquer que Peter ne dessine jamais son analyste.

Il dessine des portraits en pied de divers personnages mais, le plus souvent il ne figure que leur tête, ainsi que, pendant une période, des signes conventionnels représentant pénis, vagin et sperme.

Il y a continuité de représentation entre le rêve, ce qu'il appelle ses visions, qu'il tente justement de concrétiser par le dessin et les textes qui explicitent les relations entre les personnages et les entités symboliques représentées.

Les textes littéraires : écrits et lectures.

Vers la fin de son analyse, Peter pose toute une série de questions à propos des livres que les adultes font lire aux jeunes gens : « *sont-ils didactiques ?; provoquent-ils des angoisses ? Parlent-ils d'amour ? Ne font-ils que décourager les enfants en leur faisant sentir leur petitesse ?* ».

On voit là que Peter, face à la littérature pour la jeunesse en particulier, se pose en jeune critique et livre également quelles sont ses attentes par rapport à ce genre de lectures, complémentaires à la fois des lectures scolaires habituelles, pédagogiques et didactiques par définition, et des formes esthétiques véhiculées par la musique, le cinéma naissant, le théâtre ou la danse (lieder, chansons, opéras).

Ses lectures sont manifestement impressives, elles font jouer des mouvements psychiques internes ; il s'intéresse aux relations entre les personnages, aux événements et à leur description.

Durant cette période, on le remarque également dans ses écrits, il semble particulièrement exaspéré par son incomplétude d'homme en devenir, confiné dans le corps et les sentiments d'un pré-adolescent. Il pense qu'il n'a plus la séduction naïve de l'enfant et ne pas offrir l'intérêt que pourraient lui apporter le nombre des années.

Nourri de citations antiques et bibliques, de théâtre élisabéthain et de romantisme allemand (Goethe, Rilke), il est également en contact avec des mouvements idéologiques contemporains de la musique et des arts et prend position, sans doute sous l'influence de ses proches pour une certaine forme de freudo-marxisme.

Il évoque l'histoire de reines et d'empereurs, de héros historiques et de divers personnages littéraires ou philosophiques, ce qui ne l'empêche pas de lire des adaptations pour le jeune public des histoires de détectives, de cow-boys ou d'enfants comme « *Le petit Lord Fauntleroy* ».

De par sa culture familiale (bibliothèque paternelle, piano au milieu du salon...) et sa formation, Peter fait fonctionner un ensemble complexe de figures dont il a une expérience scripturale mais aussi relativement multimodale (voyages, concerts, rencontres ...), avec son inconscient de jeune névrosé.

Il commente ses lectures à son analyste, lui fait part de ses émois, de ses indignations et de ses exaltations ; il la prend comme confidente et en fait la dépositaire de ses premiers écrits d'enfant ; il est en contact avec des notions mnémoniques et psychiques, des schèmes réminiscent qui alimentent ses rêves et ses rêveries.

A plusieurs reprises il fait état de « visions » qui l'inquiètent car il ne fait pas bien la différence entre l'état qui précède ou suit l'endormissement et cet état particulier qui est le sien et dont il porte témoignage à la fois dans ses dessins et ses écrits.

Il n'est pas seulement sensible aux destins des héros romanesques et historiques, aux résonances qui s'établissent entre ses motifs personnels et ceux qui les animent, aux intrigues qu'ils nouent et dénouent, il se pose également des questions d'esthétique relatives aux fonctions de l'écriture en général, en tant que lecteur sans doute mais aussi en tant qu'auteur, impliqué dans le processus, quasi vital, de l'expression scripturale.

Peter vit d'ailleurs au milieu d'essayistes, de journalistes, d'écrivains et de théoriciens pour lesquels l'écriture et la création sont le lot quotidien ; écrire dans la cure est sans doute pour lui, « écrire pour », éventuellement son analyste, mais aussi, « écrire comme » ces familiers qui l'entourent.

Poèmes, nouvelles, roman.

Dans un premier texte écrit avant le début de sa cure, Peter introduit l'action civique et politique de son premier héros comme dérivatif par rapport aux dissensions excessives qu'il vit auprès de sa fiancée ; il n'oublie celle-ci, le chagrin la rage et dédain qu'elle lui inspire, qu'en s'absorbant tout entier dans la tâche qu'il s'impose, ni plus ni moins que de sauver le monde.

L'action politique est le palliatif à la dispute familiale et symboliquement, celle-ci revient, camouflée sous la figure du régicide, du révolté suicidaire ou de la princesse sanglante qui fait exécuter tous ses prétendants.

Ces figures, sorties de l'histoire ancienne ou contemporaines, officialisent des mouvements pulsionnels de crainte de la femme, avec néanmoins un inlassable besoin de la séduire et de la dominer par la persuasion, d'opposition mortifère au père tout-puissant avec en contrepartie des ferments d'autopunition pour apaiser la culpabilité de s'élever contre l'autorité et la loi paternelles.

L'Autriche est alors traversée depuis les années 20 par des courants libertaires, anarchistes, régicides ainsi que par les courants émergents du national-socialisme et du communisme. Face à la figure du père, bourgeois adultère « traditionnel », la figure de la mère, femme délaissée, séduite par des artistes libertaires est particulièrement provocante et déstabilisante pour l'enfant. Peter subit l'influence parentale, surtout pendant les vacances scolaires, pendant ses voyages, quand il s'écarte de ses éducateurs, qui ne sont d'ailleurs pas non plus exempts de problèmes relationnels et existentiels.

Ses thèmes poétiques prennent des tournures plus symbolistes ou élégiaques : le monde est vain, menteur, la mort triomphe de tout, la vie n'est qu'un mauvais rêve et une question l'obsède, « *où aller ? dans quel but, vers quelles fins ? La tempête gronde...* ».

Peu à peu, une source sentimentale et émotive lui fait aborder d'autres thèmes, la déclaration d'amour, l'émotion du désir naissant, l'éveil du printemps qui se heurtent à son insatiable sentiment d'incomplétude adolescente.

Le besoin qui le porte à l'analyse ainsi qu'à l'écoute musicale et poétique l'encourage néanmoins à traduire dans des formes contraignantes ses émois, ses aspirations, ses nostalgies. A partir de thèmes assez banaux, il fait jouer une gamme complexe de motions, (d'émotions), selon des formes traditionnelles d'expression littéraire socialisée, soutenues par ses « visions », liées à des modes auditifs et visuels de représentation, modes culturels fortement visuo-picturaux.

A travers ces genres littéraires reliés à l'antiquité (néo-classicisme romantique), il figure des images du corps qui se fissurent et se ramifient dans de multiples formes d'identités et d'identifications. Le héros de son premier roman, écrit à huit ans, est trentenaire ; le héros de sa nouvelle, écrite durant l'analyse, Ferdinand, a presque son âge réel, 12-13 ans.

Dans une de ses dernières œuvres écrite durant la cure, il écrit : « *de longues heures que je dois attendre... et je ne suis toujours pas un jeune homme... nostalgie de nouveau dans mon cœur* ».

Tirailé entre l'aspiration à se couler dans la forme de l'humain universel et les sentiments du jeune amoureux statufié et brisé par la tempête, l'enfant montre un réel attrait pour les arts en général et l'écriture en particulier.

Alors qu'en début d'analyse il n'écrit sur des petits morceaux de papier que des mots et phrases grossières qu'il n'ose pas prononcer à haute voix, il livre peu à peu à son analyste un matériel qui utilise des formes et mots conventionnels pour exprimer ses mouvements intérieurs liés entre autres, à l'angoisse, la haine, la jalousie, la tendresse, le désir, la nostalgie, l'impatience,

Il semble adhérer à une sorte de formalisme symbolique assez laborieux soutenu par quelques racines nationalistes ; le recours idéologique à l'antiquité et au freudo-marxisme prend la place des idéaux religieux christiques assez peu aboutis et peu interprétés par A.Freud, entièrement consacrée à l'entretien de l'édifice théorique paternel. Elle paraît plus interpellée par l'art et la littérature que par la philosophie ou l'expression du sacré.

Peter a vis-à-vis des poètes une attitude ambivalente ; d'un côté, par leurs écrits, ils touchent à l'inexprimable et donc mentent, aplatissent et banalisent toutes choses, de l'autre, par leur passion communicative ils exaltent l'art dans une perspective qui dépasse le réel et peut donner transitoirement une raison de vivre et de se dépasser.

Je n'évoque pas ici la partie pourtant intéressante où Peter, adulte, prend position par rapport aux interprétations d'A.Freud. Cette forme de mise en regard des points de vue est caractéristique d'un autre sous-genre de ce type de littérature quand l'écriture plurielle réunit les participants du dialogue analytique. Une forme radicale en serait l'écriture séparée, clivée, sous forme de pamphlet, de critique ou d'attaque, types génériques assez fréquents en psychanalyse de l'adulte.

Catégories mises en œuvre par ce cas :

- **Récits de rêves : évocations et réminiscences associés ; motivations et justifications internes.**
- **Humeur comportementale durant les séances (arrivée, départ), variations de l'humeur et incidences sur les comportement verbaux et non-verbaux. Analyse transférentielle des comportements.**
- **Production symbolique dessinée : figuration humaine par le dessin ; types humains sélectionnés par l'enfant à partir de son fond culturel.**
- **Production symbolique littéraire : types d'affrontements et de relations entre les personnages, actions et péripéties, figures identificatoires.**

Psychanalyses de grands enfants et adolescents.

Françoise Dolto et Denis Vasse ont tous deux enseigné la clinique psychanalytique et écrit de nombreux livres et articles. Peu d'ouvrages pourtant témoignent exhaustivement de suivis longitudinaux ; le « Cas Dominique » (Fr.Dolto) et en partie « l'Ombilic et la voix » (D.Vasse), présentent trois prises en charge d'enfants.

Dans les deux ouvrages, l'accent est mis sur la reconstruction du discours entre les analystes et les patients, à partir de notes, de sténographies et de quelques enregistrements ; les productions graphiques des patients sont dessinées (modelages) ou photocopiées (dessins), mais peu de remarques sont faites au sujet de la personne du jeune analysé, de sa physionomie, de ses gestes et de ses postures.

Les auteurs ne décrivent aucun participant très précisément et s'ingénient même à modifier noms, prénoms et circonstances liées aux cas, car ils ne veulent pas que les familles soient reconnues, ce qui rend ces récits parfois sujets à caution, sur certains plans du moins.

Ces œuvres ne sont pas sans ressemblance dans leur façon d'aborder l'histoire du cas relaté et c'est pourquoi je les évoque en parallèle.

Les analystes décrivent tous deux brièvement leur patient lors de sa première visite.

Description initiale de Dominique (Fr.Dolto) :

« Dominique a l'apparence de son âge ; il est longiligne sans être maigre, brun ; il a des cheveux ras en toison très serrée, le front assez bas, et déjà du duvet autour de la bouche. Il ne se tient pas droit, mais un peu en primate. Il a un sourire stéréotypé et une voix « sucrée », très haute et bi-tonale, comme s'il n'avait pas mué. Il suit sa mère avec les coudes pliés, les mains retombantes, comme le font avec leurs pattes avant les chiens dressés à marcher sur leurs pattes arrières. Le garçon est tout à fait désorienté dans le temps et dans l'espace. ... Il est incapable de vivre seul et de circuler même pour de petites courses dans la rue pour sa mère. Il est tellement distrait qu'il sortirait en pyjama ou resterait à la maison l'hiver en pardessus et moufles pour déjeuner, si on ne lui faisait pas remarquer. ... Un sourire énigmatique, yeux mi-clos, erre sur son masque figé. »

Description initiale d'Hector (D.Vasse) :

« Hector se présente comme un enfant aux mouvements désordonnés. Son visage est labile. Il s'offre à l'examen de façon maniérée et faussement gentille. Son attention ne se fixe vraiment ni sur les visages ni sur les objets. Il n'obéit aux invitations verbales que sur l'impulsion du geste qui les accompagne. Il se laisse traîner, asseoir, manipuler comme un bébé. Ses yeux sont mal coordonnés. Apparemment il ne comprend pas ce que je lui dis. Il ne répond jamais aux questions qu'on lui pose. Il ne parle pas vraiment : il jargonne. il manifeste une certaine indifférence au monde extérieur. il se précipite de manière forcenée dans le jeu, sans parvenir à maîtriser les divers éléments qui sont à sa disposition : crayon, pâte à modeler, etc. ... Il m'ignore et semble vivre « dans son monde ». il le fait cependant avec une pointe d'excès que j'enregistre comme ayant la valeur d'un appel angoissé, d'une quémante. Ses dessins sont des gribouillis désorganisés ; ses modelages ne sont pas vraiment figuratifs, ses personnages n'ont pas de membres. »

Un certain nombre de formulations caractéristiques organisent ces descriptions :

- une opposition entre élément affirmatif / élément négatif :

éléments phrastiques : *il est, il a / il n'est pas il n'a pas (jamais) ; il ne parle pas, il ne se tient pas droit, il ne répond jamais aux questions qu'on lui pose, ses personnages n'ont pas de membres, (il ne parvient pas) sans parvenir à maîtriser les divers éléments qui sont à sa disposition.*

adjectifs tels que : *incapable de, désorienté, désordonné, distrait, mal coordonné, sans être maigre.*

L'énoncé négatif fonctionne par rapport à un attendu de l'adulte en terme de « un enfant de cet âge devrait être ainsi » : capable de, ordonné, attentif, coordonné, il « devrait » répondre aux questions, maîtriser le crayon, regarder son thérapeute et les objets qui lui sont proposés.

Les énoncés affirmatifs sont assez conformes à ce que l'on attend du genre portrait:

F.D. : *a l'apparence de, il est longiligne, il a des cheveux ras, il a un sourire stéréotypé, voix sucrée, bitonale, il suit sa mère, un sourire énigmatique erre sur son visage*

D.V. : *son visage est labile, il jargonne, il manifeste une certaine indifférence au monde, ses dessins sont des gribouillis désorganisés.*

L'aspect tranché du procès à l'indicatif affirmatif est tempéré par l'utilisation de termes qui le rendent conforme aux autres types de procès.

Tout concourt dans la description à présenter l'enfant comme un être particulièrement étrange, en dehors des limites habituelles de l'humanité normalement socialisée.

- des modalisations autour de la négation relativisant l'opposition affirmatif / négatif :

variment, ne ... que ; il ne parle pas vraiment, ses modelages ne sont pas vraiment figuratifs, son attention ne se fixe vraiment ni sur les visages ni sur les objets, il n'obéit aux invitations verbales que sur l'impulsion du geste qui les accompagne.

un peu, conditionnel ; (tellement que si), faussement, apparemment, pas vraiment, de manière forcenée, avec une pointe d'excès, énigmatique.

Ces éléments situent le procès dans la dimension du quantifiable et du réaliste et tentent de fixer les bornes du comportement observable.

- métaphores : éléments attributifs, comparaisons ; *un peu en primate, comme le font avec leurs pattes avant les chiens dressés à marcher sur leurs pattes arrières, comme un enfant aux mouvements désordonnés, de façon maniérée, comme un bébé, « dans son monde ».*

En dehors de ces énoncés liminaires, les comparaisons situent les enfants dans l'univers de la petite enfance (infans, bébé), de l'animalité (singe, chien), ou de la simulation (cirque, comédie, théâtre).

Les éléments descriptifs ne sont plus jamais aussi nombreux par la suite dans le compte-rendu de l'analyse ; ils laissent place à toute une suite de descriptions de dessins et de modelages qui, par métaphore, surtout lorsqu'ils figurent des « bonshommes » et des êtres animés, « semblent figurer » d'une certaine manière le jeune patient.

(D.Vasse, dessin Hector 44)

L'absence de véritable description de l'enfant réel passe par la revue de détail des étapes des différents bonshommes ou figures symboliques que construisent les jeunes autistes selon des

organisations que les analystes rattachent à des formalisations particulières centrées sur des primats de zone (zone orale, anale, plus particulièrement, ombilicale).

Ainsi pour Fr.Dolto y aurait-il toute une gestique orale ou anale qui serait soit reproduite directement par l'enfant dans ses gestes, soit indirectement par le biais de ses figurines modelées. (p.73 – 74, « Cas Dominique »)

« La symbolisation qu'est la gestualité du corps de l'époque orale, quand elle s'est faite entre des personnes qui ont renoncé à s'entre-manger et à s'entre-boire (l'enfant prend le lait de la mère qui lui prend fèces et urine), aboutit d'habitude à des rapports symboliques de tendresse exprimée, embrassement, baiser, toucher caressant, non explorateur sexuel mais explorateur du corps propre à défaut de celui de la mère renoncée. »..... « Il en va de même pour la gestualité de symbolisation anale, quitter, jeter à terre où à l'eau, mouler de la matière (voir style des modelages). Dominique n'est jamais déprédateur, jamais un geste de violence, ni cri, ni rouspétance dirigée....., il ne demande ni ne désire rien ».

D.Vasse envisage, lui, à côté de ces deux ordres de gestiques, une troisième, liée à l'organisation structurante de l'ombilicalité. (p.37, « Ombrilic et la Voix »)

« L'archaïsme des fantasmes d'Hector qui relèvent d'une sexualité vécue sur le mode régressif de l'oralité, voire de l'ombilicalité, n'étonne pas le théoricien ou le lecteur averti ... ». « En effet, Hector, en plus de ses dessins, modèle des figurines reliées entre elles par des fins boudins de pâte à modeler, tuyau de machine, pompe à essence, cordelette.... ».

Les descriptions princeps des enfants ainsi que la mise en place des catégories d'organisation de la relation et de la représentation font figure de matrices descriptives des figurations et des comportements.

Points de description	Éléments de descriptions F.D.	Éléments de description D.V.
Visage	Masque du visage, habitus, faciès, yeux, mimiques faciales (de dépit, compassée), sourire (énigmatique, stéréotypé,...), mine (compassée), air gêné, bouche pincée	Visage labile, manière faussement gentille, Yeux mal coordonnés Attention qui ne se fixe pas, « dans son monde », indifférence au monde Gentil, agressif
Voix	sucrée, bitonale, affectée, nasonnée, claironnante, altérée, différente, qui paraît contrefaite....	Jargon délirant, Ne comprend pas ce qu'on lui dit, Nomme, raconte
Ton de la voix	(sert à discriminer les registres en l'absence de compréhension du jargon insignifiant) : élevé, qui baisse, affecté, aigu, qui monte, bas (de secret, de confiance, de	Ton d'appel de quémante,

	commentaire), plus haut (histoire, parle de lui), silence / voix de femme, agressif, plus participant. Ton modulé, calme, ton normal, chant, rire, voix normalement posée (de conteur, cf. 12ème séance).	
Mains	en primate, retombant, coudes pliés, rencontre des mains dans la fermeture des battants “sexués” de la fenêtre du cabinet, identification au pape (geste de bénédiction); puis extraordinaire adresse des mains, exactitude de l’observation dans la reproduction des pièces anatomiques.	Jeux compulsifs, Gribouillis, modelage, Jeux symboliques
posture	passage de l’animalité à l’humanité ; au passage aspect simiesque (singe, chien) histrionnesque, clownesque, compassé ; humeurs finalement repérables par l’adulte d’après des indices perceptuels visuels sur le visage, d’après la posture.	Mouvements désordonnés, se laisse manipuler comme un bébé, N’obéit qu’aux gestes, Arrive avec ses cahiers, Range ses affaires, coordonné,

F.D, qui ne comprend pas au début l’organisation signifiée des messages qui lui sont adressés par D. se fie aux différences auditives entre les registres tonaux. Elle ne cherche pas à se livrer à une surinterprétation projective et se fie à ses impressions associatives contre-transférentielles pour l’orienter dans sa compréhension des registres tonaux à partir d’indications génériques (ton de plainte, de demande, de récit). Sans juger, elle note ce qui peut paraître incohérent, injurieux, scatologique.

Bien qu’elle n’utilise pas le terme, elle livre un témoignage du langage de Dominique particulièrement orienté vers ce que J.Lacan développera plus tard sous le terme de Lalangue ; elle ne livre pas un compte-rendu exhaustif d’un dialogue, elle tente de repérer à partir d’une sorte de chaos sonore primordial ce qui fait sens pour l’enfant dans un ordre de langue qui n’est pas encore celui de sa communauté parlante mais plutôt celui de son inconscient.

Les espaces discursifs et sémantiques sur lesquels jouent les signifiants de la Lalangue ne sont pas de simples jeux de langage ; ils constituent d’une manière particulière à chaque langue et

même à chaque natif des espaces labyrinthiques d'errance, d'impasses dans lesquelles les jeunes locuteurs s'orientent fausement.

Quels sont les principales expressions entraînant l'enfant vers des interprétations labiles et erronées ?

<i>Faire pot / popo</i>	<i>Le bœuf Apis / à pisse</i>	<i>Une idole</i>	<i>Lait / laid</i>	<i>Mettre quelqu'un en boîte</i>
<i>Pis / pisse</i>	<i>Le Veau d'or / vaut de l'or</i>	<i>Marraine / ma reine</i>	<i>Avoir le cœur gros / avoir un gros cœur</i>	<i>Bouffer du curé</i>
<i>Quéquette / biquette</i>	<i>Le Saint-Père / le sein de la mère</i>		<i>Le maire / la mère</i>	
<i>Raie</i>				
<i>Le mot ru / el moru / la morue : la rue</i>				

Une partie de ces expressions jouent sur l'homonymie totale ou partielle entre des termes d'espaces sémantiques différents mais dont l'enfant ne retiendra que la tonalité libidinale potentielle orale, anale, urétrale ou œdipienne.

Elles appartiennent souvent au registre de nursery (*faire pot, le popo, pipi, quéquette*) ou au registre populaire de la langue (*pisse, morue, raie, bouffer du curé*) mais elles font également partie d'un registre médian d'utilisation (*le pot, le mot ru, la marraine, la reine, maire, mère, lait, laid ...* - ou d'un registre plus soutenu (*le Saint-Père, le bœuf Apis, une idole ...*).

L'ambiguïté joue presque toujours entre un espace de signification lié à un type d'organisation libidinale et un espace neutre. De plus, l'opposition entre le sacré et le profane semble importante et problématique dans la famille de D. et cette dimension de rupture se surimpose à d'autres oppositions fréquemment rencontrées.

Des éléments oraux et cannibales primaires sont liés à une agressivité envers un corps de métier masculin, à une dépréciation de la femme ou à une représentation sexuelle (*mise en boîte des docteurs, bouffer du curé, raie, morue...*).

A partir de représentation de bovins, d'idoles égyptiennes et de représentations bibliques, D. fait des confusions entre *le bœuf, la vache sacrée, le bœuf Apis, le veau d'Or* ; il y a pour lui indistinction entre la zone urétrale et la zone sexuelle, confusion entre les organes génitaux mâles des bovins et les mamelles des vaches, indistinction entre principe masculin et principe féminin. (*maire/mère ; saint-père, pape, mère, bœuf, vache et veau*).

L'homonymie substantivale et la sexuatio relative de l'opposition morphologique de l'article masculin / féminin en français conduit sans cesse Dom. vers des associations litigieuses et ambiguës. Ce qui pourrait n'être qu'une blague de carabin désorganise en fait le garçon, faute d'un discours d'explication et de remplacement des signifiants à leurs places distinctives et oppositives. Ces macro-signifiants sollicitent son imaginaire, court-circuitent les représentations dans la configuration familiale qui est la sienne (contexte de parents défroqués) et entretiennent une certaine excitation.

Une tension s'exerce entre des relations de parenté, d'autorité et d'adoration qui mêlent des signifiants liés à la famille (*mère, père*), à la religion (*marraine, saint-père, idole, curé*) et au pouvoir (*reine, pape, maire*).

Le fait pour le jeune patient de manier la pâte à modeler pour créer des personnages le rend encore plus sensible à ces courts-circuits de sens qui relient expression imagée de la langue et expression plastique. « *Avoir le cœur gros* » est une expression dangereuse. Marquer sa tristesse peut être ressenti comme mortel car dans la famille le fait d'avoir un gros cœur a déjà conduit un parent à la mort. L'expression « *mettre en boîte* » est également entendue comme mettre au tombeau où de manière cannibale comme mettre en boîtes de conserve, à la manière d'un rébus, ce qui provoque des courts-circuits entre « *mettre en boîte* » les médecins et « *bouffer* » du curé.

Les descriptions de D.Vasse sont d'avantage organisées en fonction de la confection des dessins et des modelages en fonction du visuel et de l'humoral (visage, grimaces, manière gentille ou agressive). Plus que F.D., il semble comprendre assez vite son jeune patient. On retrouve chez lui également des dimensions similaires de catégorisation des postures : *clownesques, maniérées, de l'ordre du faire-semblant et du simiesque*. Il évoque différents registres de l'attention, (*calme, agressivité*), l'apparition d'un ordre des actions coordonné et finalisé (*arrive avec ses cahiers, range ses affaires, cherche des figurines et les nomme*), comportements qui contrastent avec l'excès d'engagement dans *le jeu compulsif* et dans *le jargon délirant* en début de prise en charge.

Cette analyse met particulièrement en lumière différents décryptages possibles dans la description des actions observées lors de la pratique du modelage, en fonction du discours qui l'accompagne ou de l'interprétation de l'analyste.

Ainsi le terme modelage peut être un terme neutre, pas vraiment figuratif ; (*modelages grossiers perçés de trous ; fait des trous dans la pâte à modeler avec son crayon ; joue avec la pâte à modeler*). Mais découper la pâte à modeler peut devenir :----->*découper les personnages, décapiter les figurines* ; écraser la pâte entre ses mains -----> *écraser les personnages*, arracher un morceau de pâte à modeler ---> *casser la bouche du personnage*. L'enfant *tape sur son modelage comme sur une enclume, tape dessus en les martelant*. Toutes ses expressions nous font passer d'une dimension descriptive neutre à une dimension symbolique, qui est verbalisée à l'enfant par l'adulte.

Dans le registre du dessin, les figurations du bonhomme ou plutôt des « bonshommes » créés par Hector vont fortement évoluer en l'espace d'une seule année, allant de ce que D.V. appelle le *bonhomme-étron*, figuré par deux petites formes allongées au bonhomme figuré par le jeune patient lors de la dernière séance (H44).

Il s'agit d'un « *bonhomme qui rit et qui a mal à l'œil*.

Avec la rapidité de l'éclair, H. exécute, en rouge et en orange, ce qui sera son dernier dessin.

Une maison ... un bonhomme :

D.V. : il a une jambe cassée ?

H : non, il marche tout seul.

D.V. : il n'a plus besoin du docteur.

Le mouvement du dessin 44 est vraiment remarquable ; l'enfant y a encore la tête coincée dans la maison, dans le giron maternel dont la forme évoque la silhouette animale ... mais manifestement cet enfant désire vivre ».

Et surtout le dessin de cet enfant fait contraste avec les premières figurations dessinées et modelées « d' enfants malades », troué, écrasé, relié à des machines et à des personnes.

L'interprétation des dessins donne ici une description de l'enfant à un niveau qu'on pourrait dire « métaphorique », rendant d'avantage compte de sa position subjective inconsciente que de sa position dans le réel de la séance, bien que s'en approchant également.

Catégories mises en évidence par ces exposés de cas :

- **Mise en évidence de gestiques liées à des dimensions libidinales (orales, anales, ombilicales).**
- **L'expression symbolique dessinée ou modelée est mise en avant du fait de la déficience de l'appareil langagier, au moins en début de cure. Peu de rêves sont exprimés.**
- **Mise en évidence de formes d'expressions idiolectales des enfants, la lalangue, thèmes récurrents, associations.**
- **Les différentes figurations du corps sont décrites théoriquement suivant les niveaux auxquels elles renvoient.**
- **Quelques analyses d'impressions contre-transférentielles comme en psychanalyse de l'adulte.**

Des séances en psychanalyse précoce :

Dans son avant-propos au livre « Naissance de l'Autre, deux psychanalyses », R.Lefort indique : « *Les comptes rendus des séances qui sont dans ce livre en retrait et marqués de vignettes carrées sont ceux que j'ai écrits chaque soir après les séances, dans les années 1950-52.* »

La lecture du livre permet de reconstituer deux analyses, celle d'un bébé, Marie-Françoise et celle d'une fillette de deux ans, Nadia.

Le compte-rendu d'analyse de cette dernière comporte cent quarante six séances identifiables dans le temps (du 8 octobre d'une année au mois de septembre de l'année suivante) plus un certain nombre dont il n'est pas fait un compte rendu précis durant la période d'adaptation de l'enfant au jardin d'enfant (phase de régression en séance contemporaine d'une phase d'intense découverte en dehors du lieu de la cure).

Les séances se déroulent presque tous les jours en début de prise en charge puis quatre fois par semaine à des moments différents, avec quelques courtes interruptions, dans l'institution où réside Nadia : dans le dortoir de l'enfant tout d'abord (chambre de huit lits) puis dans une pièce spéciale dite pièce de séance avec un lit, et enfin dans une troisième pièce d'un bâtiment extérieur comprenant d'avantage de jeux et d'objets supports d'activités.⁸

La prise en charge individuelle dure un an ; elle suit une observation d'un groupe de 8 enfants de 1 à 3 ans dans une institution recueillant des bébés et jeunes enfants carencés et/ou abandonnés.

La jeune analyste, alors en formation, remarque dans le groupe d'enfants Nadia du fait de son « *aspect misérable* ». L'enfant a déjà subi de nombreux placements et des interventions diverses dans plusieurs hôpitaux ; elle souffre d'otorrhées et de diarrhées permanentes, elle est « *très marquée, avec un teint jaune* ». L'image qui revient plusieurs fois est celle d'une « *petite vieille* » (*visage de..., comme une ...*), « *seul son regard est vivant* », signale l'auteur, et, fait qui lui semble de bon augure, « *elle reste présente à ce qui se passe autour d'elle* ».

L'analyse va introduire des changements dans les façons d'être et de se comporter de l'enfant.

Le tableau ci-dessous permet de mettre en regard des éléments descriptifs relatifs à l'enfant au début et à la fin de la prise en charge. Entre ces polarités inversées qui mènent de l'image de la petite vieille à celle de la fillette de deux ans, le corps du texte intercale deux autres métaphores relatives à l'aspect général de Nadia, celle, animale et habituelle, du « *petit chat* » et l'autre, plus incongrue, de la « *négresse à plateau* ».

⁸cf. biblio Pouder 2002, La constellation linguistique de l'objet (hal.archives-ouvertes.fr/aut/Pouder/). Je n'évoquerai pas ici l'autre fragment d'analyse présenté en relation avec celui-ci mais le cheminement descriptif s'établit par comparaison, en fonction des résultats obtenus auprès de la petite Nadia et des attitudes évolutives présentées par la fillette.

Eléments envisagés	Description initiale	Description finale
Aspect général	<i>A 13 mois et ½, ressemble à un bébé de 8 mois ; misérable, maigre, air de « petite vieille ».</i>	<i>A 24 mois, elle se présente « comme une enfant de deux ans ».</i>
Visage	<i>Pas de manifestation d'émotion, teint jaune, visage émacié ; parfois un sourire.</i>	<i>Intensité et variation émotionnelle (gravité, humour, joie, refus, ...) variété de rires et de sourires, subtilité d'expressions.</i>
Regard, yeux	<i>Yeux noirs, cernés, « seul son regard est vivant » ; détourne les yeux pendant ses repas.</i>	<i>Regarde les lieux, objets, personnes, avec intérêt, s'exprime par son regard, explore son milieu par le regard et par sa motricité.</i>
Bouche	<i>Ferme la bouche quand elle voit la cuillère, se laisse remplir passivement sans regarder sa nourrice.</i>	<i>L'enfant se nourrit de bouillie dans une assiette avec une cuillère, prend sa timbale à deux mains pour boire ; organise des jeux de faire-semblant avec une poupée (nourrissage), parle.</i>
Bras	<i>Tend un seul bras, parfois, paume relevée, mal à propos.</i>	<i>Tend « normalement » les bras pour être prise dans les bras, demande d'aide, tend la main à d'autres enfants pour dire bonjour.</i>
Mains	<i>Reste longtemps les mains accrochées au rebord du lit ; mains amaigries, effleure les choses du bout des doigts. Quand on lui donne quelque chose, sa main s'ouvre avec une sorte de déclic et elle lâche tout.</i>	<i>Manipule de nombreux objets et jouets ; prend, donne (perles, poupée, à manger), caresse, tape, range, transvase, jette, tire, encastre...</i>
Posture	<i>Immobilité (catatonie), reste assise dans son lit en haut de son oreiller. Se balance parfois avec des gestes de recul, des persévérations.</i>	<i>Marche sur ses jambes, s'allonge par terre, s'assoit seule, marche à quatre pattes, explore la maison (escaliers, couloirs), trépigne, gigote,...</i>
Contact, milieu	<i>Pas de contact spontané, pas d'intérêt pour les objets.</i>	<i>Alternance de tendresse et d'agressivité, attachement.</i>
Maladies	<i>Otorrhées, diarrhées.</i>	<i>Des diarrhées sporadiques subsistent.</i>
Langage	<i>Cris, pleurs, silences.</i>	<i>Premières phrases, intérêt pour les autres (enfants et adultes).</i>

Après sa cure intensive, Nadia aura encore l'occasion de rencontrer sa thérapeute dans les couloirs, « *elle viendra dans mes bras se faire embrasser, puis retournera à ses occupations* ».

En l'absence de manifestations langagières, c'est l'aspect de la fillette, son comportement et ses symptômes dans la collectivité qui vont faire sens. Sont particulièrement pris en compte la posture générale, le visage et son complexe regard, yeux, bouche, ainsi que les mouvements des membres supérieurs (bras, mains, doigts). L'immobilité de l'enfant entraîne un désintérêt pour les membres inférieurs, peu ou pas utilisés dans les échanges entre le bébé et son milieu, sinon pendant le change (gigotage des jambes).

Le terme « faire sens » joue assurément dans les deux directions et on ne sait pas toujours qui est le « porteur », la « porteuse » du sens ; il naît dans l'écriture à partir de ce qui a fait sens dans l'attention et la mémoire de l'adulte qui se décrit elle-même alors comme assez inexpérimentée. Il naît à partir de l'expérience de la prise en charge d'enfants en institution, dans ce climat particulier de l'après-guerre, à partir des manuels de pédiatrie et des discussions théoriques alors en vogue, délimitant les attendus sociaux-culturels et les limites médicales et humaines des milieux institutionnels.

Le monde de l'analyse de l'enfance « pré-langagière » est de fait, confronté à la problématique de la communication pragmatique, posturale, gestuelle, émotionnelle et symptomale.

En l'absence d'autres moyens, l'adulte dépend des notes rédigées après ou pendant les séances, de moments de conversations et de réflexion théoriques et cliniques, à partir de ses souvenirs, avec des collègues, son conjoint, un superviseur. L'ouvrage est écrit à deux mais nous n'avons pas de précision sur le mode de composition collective de l'ouvrage, écrit des années après les prises en charge qu'il expose.

Cette particularité oriente les thérapeutes vers des formes très particulières de descriptions, assez concises, répétitives, utilisant le chronotope de la séance comme unité.

L'adulte ne peut se contenter de définir l'enfant comme un objet mais doit inclure des allusions à ses propres dire, mouvements physiques et émotionnels. Ces derniers éléments sont toutefois assez rares et apparaissent le plus souvent en creux.

La thérapeute, après s'être tue pendant un certain temps, « en état d'observation » peu participante, se met peu à peu à interagir plus normalement avec l'enfant. Il nous faut reconstruire ses attitudes car elle n'évoque que rarement, exceptionnellement, le contenu de ses interventions non interprétatives et techniques.

(p.117, 17 janvier) : « *Elle est intéressée par une petite tasse de dinette autour de laquelle va tourner toute la séance : après l'avoir jetée, elle la ramasse et l'inspecte. Je lui dis que c'est une tasse pour boire, comme j'avais nommé chaque jouet qu'elle sortait de l'arche* ».

(p.121, 19 janvier) : « *D'abord elle s'occupe de l'arche et de ce qu'elle contient, puis de l'assiette après l'avoir sucée, du chiffon après me l'avoir donné et être venue se faire câliner sur mes genoux ; alors, appuyée contre moi, elle essaie de le déchirer. Tout cela a un tel accent d'autodestruction par manque que je lui dis. Qu'a-t-elle compris, je n'en sais rien mais elle s'arrête et me regarde en jargonnant « a-ga, a-poum » (comme lorsque quelque chose tombe)* ».

Il lui faut assigner un sens à ce regard qui l'a tout d'abord captée, puis aux gestes, au jargon et aux paroles de l'enfant, ce qui ne va pas sans lui poser quelques énigmes.

Il lui faut assigner un sens au regard, ce qui la conduit de l'incompréhension à la sur-compréhension.

(cf. p.73, 4 décembre) : « *En sautant sur mes genoux, elle se met à souffler curieusement du nez qu'elle fronce, le visage crispé, la bouche tordue par une grimace, tout cela en me regardant longuement, je ne comprends pas* ».

Si la jeune femme ne comprend pas la grimace, elle nous apprend par ailleurs qu'elle a un contact précis avec l'enfant puisque cette dernière saute sur ses genoux. Maints autres détails montrent qu'à des moments de retrait s'opposent des moments de relations corporelles assez fusionnels (dans les bras, sur les genoux, accolée à la jambe, toutes deux assises par terre, ...) et que ces moments sont très importants pour la poursuite de la cure ; ils sont corrélatifs de stratégies particulières utilisées par la thérapeute pour approcher l'enfant en début de séance et surtout pour la quitter en fin de séance (accompagnement de l'enfant jusqu'à sa chambre, remise à une infirmière, accompagnement dans la pièce où se déroulent les repas, ...).

L'incompréhension fait assez rapidement place à des formes d'hésitation sur la conduite à tenir face à tel ou tel comportement.

(p.125, 22 janvier) : « *Quand je la ramène dans sa chambre, la pièce est en pagaille ; un tas de poussière est au milieu et les lits sont dans tous les sens, pas d'infirmière. J'hésite un peu, puis la remets dans son lit, étant pressée. Mais elle prend une telle expression, indéfinissable, que je pense que lorsqu'on renaît dans ces conditions, on ne peut pas être remis dans un lit, symbole pour elle du lieu de cette déréliction qui a rendu nécessaire sa renaissance. Je la reprends dans mes bras* ».

(p.209, 9 mars) : « *Elle veut que je mette l'assiette sur la chaise et me demande de la faire manger avec la cuillère ; une fois elle me la reprend pour me faire manger moi. A la fin elle me regarde en me rendant la cuillère, riant doucement et jargonant, le tout exprimant « N'est-ce pas que c'est bon ! ».* »

A ce moment l'adulte ne paraît plus hésiter dans ses actions auprès de l'enfant qui jargonne de plus en plus ; elle lui prête déjà une pensée intérieure complexe.

(p.249, 21 juin) « *Elle prend et secoue la boîte de perles jusqu'à ce qu'elles soient toutes tombées. Mais cela ne lui suffit pas. Elle s'assied par terre pour les éparpiller avec sa main aux quatre coins de la pièce, me regardant en riant, ce qui revient à me dire « Tu m'as donné une nourriture qui m'a fait plaisir et qui me fait vivre, mais je ne veux pas la donner ; c'est à toi de donner toujours ».* »

A partir du moment où l'enfant se déplace dans la pièce à quatre pattes puis en marchant sur ses pieds, il est évident que son regard fait partir désormais d'un ensemble de conduites multimodales qui soutiennent le sens, même si celui-ci est encore empreint de contradictions et de ruptures.

(p.255, 5 septembre) : « *Je la ramène au jardin d'enfants. Elle n'a montré aucun intérêt pour les objets de la pièce de séance, mais par son abandon dans mes bras, je sais qu'elle m'a exprimé, non pas son refus, mais sa confiance. Par contre, par son regard elle exprimait à peu près ceci : « Tu m'as abandonnée, eh bien, je ne te manifesterai aucune joie. Tu as fait comme si je n'existais pas ; maintenant je te refuses mes progrès, je suis passive ! ».*

Le regard n'est donc pas toujours congruant avec la posture ou avec ce qu'exprime la tonicité de la motricité.

La compréhension se construit à partir de la connivence qu'introduit la familiarité dans les rencontres, l'observation attentive des conduites idiosyncrasiques de la fillette par rapport aux autres enfants, la projection humainement participative ou empathique, et l'interprétation de la relation qui s'établit entre les participants.

Les miroirs :

Durant une période précise de un mois et demi (du 16 janvier au 1^{er} mars) un grand miroir, situé au-dessus de la table à langer va particulièrement intriguer la fillette et l'aider à traverser plusieurs phases de maturations.

Trois chapitres (chapitres VIII, IX, et X, intitulés *Miroir I*, *Miroir II* et *Miroir III*), relatent sur les plans anecdotiques et théoriques cette période qui verra en particulier le visage de Nadia se transformer en visage de petite fille et qui la mènera à la limite de la parole. En suivant au plus près les descriptions de l'auteur, il est possible de reconstruire dix-sept petits scénarios centrés sur la relation à cet objet qui a pris, dans la théorie lacanienne, une importance primordiale.

Parallèlement à l'aventure avec ce que Lacan appelle *l'appareil miroir* (Ecrits, p.95), l'enfant expérimente des situations qui mettent en jeu le regard, les lunettes de l'analyste ainsi que la surface vitrée des fenêtres séparant dans l'institution espace intérieur et espace extérieur. Ces séquences se déroulent majoritairement au retour des séances (14 fois sur 17), toujours à l'incitation de la fillette.

La période de figement et de sidération devant son image est brève, suivie par une période d'intérêt pour l'image de sa thérapeute et de sa propre image, moment pendant lequel, malgré des refus et des détours, elle prend l'habitude de confronter vision directe et images dans le miroir ; elle trépigne, le tapote avec sa main, un cube ou une cuillère, se blottit dans les bras de son analyste ou d'une stagiaire. Elle semble accepter son image et prend de plus en plus plaisir à faire des mines, à embrasser et à se laisser embrasser face au miroir ; elle rit, sourit, confronte l'image des tiers (infirmière ou stagiaire) à la réalité.

La dernière station devant le miroir la voit, debout sur ses jambes, appuyer contre le miroir le petit pot de chambre qu'elle arbore fièrement dans ses bras au sortir de la pièce de séance.

Dans la confrontation conjuguée de l'image d'un jouet inerte (marin en caoutchouc) qu'elle manipule à volonté, de celle de l'adulte qui interagit avec elle ou de celles d'adultes extérieurs à la dyade, tiers actifs dans la relation, l'enfant fait l'expérience, par l'intermédiaire de la vision, de la motricité, de diverses sensations, à la fois de sa complétude et de son incomplétude par rapport au monde environnant.

L'enfant semble enfin se motiver à explorer espace et objets. Par delà les vitres des fenêtres elle s'intéresse à la rue, au jardin qui se donnent à voir en contraste avec les images spéculaires humaines. Elle s'expérimente comme différente et complémentaire de l'autre, des autres, qu'elle prend plaisir, au besoin, à voiler d'un chiffon dans un jeu de « coucou, le voilà » improvisé, ces autres, si différents des jouets et objets sans vie qu'elle a le pouvoir de dominer par la manipulation gestuelle ou langagière, par ses nominations balbutiantes.

Le jeu d'introduire une clef dans le pot face au miroir lui fait également saisir des notions de contenant et de contenu qu'elle commence également à dominer sur le plan oral en s'appropriant la cuillère introduite par l'analyste pour la nourrir en séance.

Je ne rentrerai pas ici dans l'explicitation des différents concepts lacaniens (*objet a, grand Autre, Nom-du-Père, ...*) que cette phase de cure permet à l'auteur de mettre à l'épreuve, m'en tenant aux notations réalistes et pragmatiques de l'analyste sans approfondir ses développements théoriques.

Elle nous permet néanmoins de saisir le « drame » qui se joue en plusieurs tableaux (sidération, évitement, attirance et expérimentation, plaisir et jubilation, retour à l'indifférence,...) et qui différencie Nadia à la fois d'un enfant psychotique et d'un singe non-humanoïde.⁹

La motricité :

Durant ce passage rapide d'un état d'enfant de huit mois à un état d'enfant « de son âge » (deux ans), Nadia va passer d'un état d'immobilité à un état d'exploration active de son environnement. Quelques-uns de ses comportements moteurs se modifient en plus de l'évolution motrice globale qui conduit l'enfant du fait de ramper à celui de marcher seule, en passant par les étapes du « quatre pattes » et de la conduite accompagnée. Il s'agit en particulier :

- . de la disparition du « dé clic » qui suivait chez cette enfant toute approche et saisie de l'objet,
- . de l'évolution du geste de tension des bras, d'abord à peine esquissé et ressenti comme ambivalent (avec un seul bras, une paume retournée),
- . de la transformation du geste de prise de nourriture passive au biberon, avec détour du regard, ainsi que du geste de fermeture automatique de la bouche à la présentation d'une cuillère,
- . de la diminution des coups portés aux adultes ou aux autres enfants, par les mains ou les pieds, différents des coups issus d'une joie à mettre le corps en mouvement, diminution des gestes auto-destructeurs comme se tirer ou s'arracher les cheveux, se cogner le visage ou les jambes.

Le lâchage systématique fait place à un lâchage seulement éventuel et à une absence de réaction de rejet automatique (agrippement), pour aboutir à des conduites différenciées liées à la préhension : prendre et lâcher, prendre et battre ou rejeter, prendre et redonner, distribuer (de la nourriture, des objets...).

La pérennité de la relation avec un seul objet, ici l'analyste, conduit l'enfant à abandonner la tension qui contrecarre son mouvement de demande ou d'abandon. Ses mouvements d'avance des deux bras sont assez rapidement compris comme une demande à être prise dans les bras « *comme un enfant de son âge* ».

Après trois mois de prise en charge, l'analyste introduit le biberon dans l'espace de la séance ; jusqu'alors l'enfant refusait le biscuit qui lui était à chaque fois présenté et le jetait sans lui accorder aucune importance. L'analyste introduit alors un biberon réel qu'elle donne en séance à l'enfant. Comme à l'accoutumée, l'enfant le prend tout d'abord, raide dans ses bras, sans la regarder. Durant les séances suivantes ce comportement évolue ; l'enfant regarde son substitut nourricier « *en souriant gravement* », toujours crispée, mais peu à peu elle accepte de s'abandonner dans les bras de l'adulte.

Durant sa phase d'intégration dans le jardin d'enfants plus âgés la fillette passera par des phases d'accolement à l'adulte, des demandes de contact corporel alterneront avec des comportement

⁹ Lacan et le chimpanzé.

d'exploration intense du milieu (étages, couloirs, jardins de l'hôpital), en relation avec une autonomisation grandissante.

La relation de l'enfant à la nourriture va se stabiliser à la suite de l'introduction en séance, à côté du biberon, d'une timbale, d'une cuillère et d'une assiette avec des contenus divers (bouillie, riz au lait, tapioca).

A la suite de diverses péripéties la fillette parvient à prendre elle-même le biberon, à manger la bouillie à la cuillère en faisant participer l'analyste et la poupée, et à boire à la timbale à deux mains. Les différentes actions en relation avec la prise de nourriture sont particulièrement complexes à étudier et elles témoignent d'une véritable adaptation réciproque entre les interactants.

L'adulte accepte de particulièrement s'exposer et elle établit un climat de permissivité ; durant la phase de libération du « plaisir de rejeter » de l'enfant ou de la libération de l'agressivité, elle reste apparemment imperturbable face aux gestes sûrement parfois très violents de l'enfant. Nous savons qu'elle porte une blouse, ce qui lui permet d'accepter un certain nombre de comportements infantiles par rapport à la nourriture (touiller, barbouiller de bouillie les mains et les joues, le sol, par exemple) et qu'elle accepte également que l'enfant s'empare non seulement d'un morceau de papier dans sa poche (papier qui sera remplacé par un bonbon) mais également d'un bouton de sa blouse et plus dangereusement de ses lunettes que l'enfant lui arrache pratiquement systématiquement à toutes les séances pour les jeter au loin ou les plonger dans la bouillie à la manière d'une cuillère.

Jusqu'à la fin de cette prise en charge, l'enfant conserve une certaine propension à jeter par terre avec violence les différents objets de la pièce de séance ; néanmoins, une fois qu'elle accepte sans angoisse de venir dans la nouvelle pièce d'analyse, en présence d'un bac à sable, d'une table basse pour enfant, de cubes, de livres et de boîtes diverses, elle s'investit dans des conduites de jeux plus organisées. Si elle balance les perles dans toute la pièce elle accepte ensuite de les ramasser et de les ranger ; si elle jette le baigneur au loin en le lançant par sa couche, elle le nourrit aussi plus tendrement, si elle arrache les lits de la maison de poupées assez violemment elle s'intéresse également aux encastremements de boîtes gigognes.

Elle semble ne se tirer les cheveux qu'en tout début de prise en charge, alors qu'elle se tape longtemps la tête et les jambes avec des objets durs. Ces comportements disparaissent en fin de prise en charge mais les compte-rendus signalent combien l'analyste est souvent mordue, à la joue, au menton, aux mains avant que l'enfant ne se comporte de manière moins violente à son égard.

Durant la deuxième période de la prise en charge (de la fin du mois de janvier au mois de juin), suite à un épisode de violence envers d'autres enfants et à un autre de coprophagie, l'analyste va également prendre en charge le change de l'enfant durant la séance, alors qu'auparavant, si le besoin s'en faisait sentir, elle la conduisait auprès d'une infirmière. De cette prise de position résulte le traitement des activités urétrales et anales de la fillette avec accès progressif à la demande de soins puis à l'indépendance du fait de l'introduction d'une couche propre et d'un petit pot dans la pièce de séance.

La prise en charge prend ici un tour fonctionnel qui n'est pas systématique dans la psychanalyse précoce.

En fin de traitement l'auteur signale que Nadia conserve un symptôme diarrhéique récurrent.

Une sorte de « contrat » s'est donc instauré entre cette adulte de bonne volonté et cette enfant suffisamment intéressée par cette forme de relation. La morsure, ressentie en dehors de toute agressivité devient mordillement et jeu moteur ; le coup de pied ressenti comme mode d'entrée en contact devient gigotage heureux ou trépignement de colère ; les énergies exacerbées dans l'impossible d'une rencontre se dispersent dans la domination du milieu spatial et humain par l'exploration motrice accompagnée et spontanée. Ce n'est pas sans difficulté ni courage que cette fillette s'intègre dans un milieu où vivent des enfants plus grands et sans doute déjà plus adaptés. Les affrontements fréquents entre Nadia et les autres petits pensionnaires de l'institution en début de prise en charge, mis sur le compte de l'apparition de l'envie et d'une absence de résistance à la frustration, font place à des conduites plus socialisées (se donner la main, se dire bonjour, guider et aider les plus jeunes enfants) malgré la persistance d'une violence latente.

Evolution du langage : du jargon aux premières phrases.

Nadia, bien que déprivée et misérable, n'apparaît pas comme une enfant totalement autiste ; l'auteur indique qu'elle semble intéressée, malgré son immobilité, à ce qui se passe autour d'elle, en particulier par les bruits.

En tout début de prise en charge, l'adulte laisse la porte de la chambre ouverte, l'enfant est attirée par les voix, les bruits d'alentour. Après une semaine de visites régulières, l'auteur signale aussi que l'enfant jargonne et comme elle a tenté de comprendre ce qu'exprimait son regard, elle va tenter de comprendre, d'interpréter ce proto-langage.

(22 décembre, p.78) : « *Ensuite, pendant 25 minutes elle explore la pièce. A l'autre bout, elle aperçoit par terre un tricot et va là presque à quatre pattes, s'arrêtant à mi-chemin pour me regarder et jargonner d'une manière articulée et modulée : elle a l'air de m'expliquer quelque chose* ».

(29 décembre, p.83) : « Elle me regarde intensément et, quand j'ai fini, me répond : il n'y a pas d'autre expression pour définir son jargon à ce moment-là, très articulé, lent, modulé, chargé de sens comme le langage ».

(22 février, p.192) : « *Elle reste dans mes bras près de la fenêtre ; regarde le jardin et les gens qui s'y promènent. Elle jargonne d'une manière spéciale, elle se concentre avant de se lancer : ce n'est plus un jargon, c'est à la limite de la parole* » ;

(6 avril, p.213) : « *La séance est courte. Nadia s'y montre très dynamique, jargonnannte et espiègle. Elle renverse le biberon et joue à me demander de la compote pour me dire « non-non » de la tête avec un jargon guttural comique* ».

Les modalités d'insertion du dire s'expriment mélodiquement avant de s'exprimer en mots ; il est question d'explication, de demande, de récit, de jargon impérieux et énergique. Le contenu de ces proto-énoncés est saisi à partir du contexte extralinguistique et de la situation par la compréhension interprétative de l'analyste.

Les premières duplications de syllabes (*amamaman...a-pa,a-pa...*) sont ensuite accompagnées de « *tiens* » et de « *a-go* » (regarde) impérieux ; puis apparaissent les premiers agencements à deux termes (« *aga a-poum, popo caca* ») vers 19 mois.

Dans la deuxième pièce de séance l'enfant s'intéresse précisément à un livre représentant des petits animaux, elle regarde les pages, les tourne avec intérêt, elle apprécie particulièrement

certaines images telles celles du chat et les caresse. Serrant dans sa main un canard en caoutchouc, elle en apprécie le couinement lorsqu'elle le presse.

Lorsque la prise en charge prend fin, Nadia s'est introduite dans le monde du langage, elle sait dire « *bonjour* » et « *au revoir* », dit quelques mots de manière appropriée et sait se faire comprendre dans le monde des grandes personnes et des enfants.

Il y a dans l'ouvrage assez peu de formules transcrites et il est vraisemblable que ce qui est mentionné dans la narration correspond à ce qui est le plus saillant perceptivement et mémoriellement à un moment donné.

C'est « l'avant langage » qui est le plus mis en valeur, ce moment où l'enfant ne dispose pas encore de signifiant verbaux mais tente de se faire entendre par ses mimiques, ses regards, ses postures soulignées par une prosodie vocale déjà adaptée, selon les lois du proto-dialogue.

Il serait trop long de faire le lien entre l'évolution des différentes fonctions telle qu'elle transparait de la description et l'architecture théorique qui la sous-tend. L'élaboration théorique s'est faite, au dire de l'auteur, ultérieurement, dans une phase d'analyse rétrospective et lors de l'élaboration scripturale de l'étude du cas.

Le chapitrage est entièrement théorique (« *a individu, le A séparation, fantasme fondamental, corps troué, torique, ...* ») à l'exclusion du dernier chapitre simplement intitulé « *la vie* ».

A partir de ce qu'elle repère de pulsionnel dans le regard de la fillette, la thérapeute élabore la narration comme un montage qui va de l'opposition entre « *objet a* » et constitution du « *grand Autre* » au refoulement originaire en passant par plusieurs phases d'identification pré-spéculaires et spéculaires.

Catégories particulièrement mises en œuvre par ce cas :

- **Observation de bébés en institution ; comportement moteur, communication entre enfants et adulte-enfant.**
- **Passage de l'observation à la prise en charge précoce individuelle dans l'institution, suivi quasi-journalier.**
- **Adaptation du dispositif psychanalytique au suivi de jeunes enfants : prise en charge dans la chambre, puis après adaptation dans un local spécialisé.**
- **Etude des réactions non-verbales et verbales de l'enfant. Thérapie fonctionnelle utilisant les fonctions vitales (nourrissage, propreté, motricité), travail avec le miroir, (a, A), thérapie par le jeu.**

Reprise des catégories d'analyse développées à l'occasion de ces thérapies d'enfants :

1 Hans	<p>Mouvements d'animosité et de tendresse avec les familiers (père, mère, petite sœur), Attirances de l'enfant envers les autres enfants de l'un et l'autre sexe, de son âge, plus jeunes ou plus âgés, le fait qu'il aille spontanément vers eux, les embrasse, les prenne par la main, ou les batte. Repérages théoriques liés aux phases anale, urétrale et œdipienne. Les symptômes, les peurs et phobies familiales, Les rêves et associations, Les points de vue enfantins sur la vie et la mort à partir du langage et des moyens d'expression de la vie quotidienne, Le comportement en famille et dans les différents environnements, urbain et campagnard auxquels il est confronté (relation aux machines, aux animaux, à la foule ou au danger physique).</p>
2 Peter	<p>Récits de rêves : évocations et réminiscences associés ; motivations et justifications internes. Humeur comportementale durant les séances (arrivée, départ), variations de l'humeur et incidences sur les comportement verbaux et non-verbaux. Analyse transférentielle des comportements. Production symbolique dessinée : figuration humaine par le dessin ; types humains sélectionnés par l'enfant à partir de son fond culturel. Production symbolique littéraire : types d'affrontements et de relations entre les personnages, actions et péripéties, figures identificatoires.</p>
3 Dominique - Hector	<p>Mise en évidence de gestiques liées à des dimensions libidinales (orales, anales, ombilicales). L'expression symbolique dessinée ou modelée est mise en avant du fait de la déficience de l'appareil langagier, au moins en début de cure. Peu de rêves sont exprimés. Mise en évidence de formes d'expressions idiolectales des enfants, la lalangue, thèmes récurrents, associations. Les différentes figurations du corps sont décrites théoriquement suivant les niveaux auxquels elles renvoient. Quelques analyses d'impressions contre-transférentielles comme en psychanalyse de l'adulte.</p>
4 Nadia	<p>Observation de bébés en institution ; comportement moteur, communication entre enfants et adulte-enfant. Passage de l'observation à la prise en charge précoce individuelle dans l'institution, suivi quasi-journalier. Adaptation du dispositif psychanalytique au suivi de jeunes enfants : prise en charge dans la chambre, puis après adaptation dans un local spécialisé. Etude des réactions non-verbales et verbales de l'enfant. Thérapie fonctionnelle utilisant les fonctions vitales (nourrissage, propreté, motricité), travail avec le miroir, (a, A), thérapie par le jeu.</p>

Cette dernière thérapie est contemporaine d'un questionnement précis de l'équipe soignante du service (alors dirigé par J.Aubry), sur les gestes et postures d'enfants fortement déprivés affectivement.¹⁰

Ce questionnement fait suite à des travaux déjà plus anciens dans le domaine de la psychanalyse sur les tics et mouvements compulsions (S.Malher) ou sur des postures organisatrices de l'attachement enfant-adulte.

Les soignants s'interrogent sur la signification à donner à des comportements moteurs ou auto-destructeurs particulièrement opaques.

A l'occasion d'une conférence de J.Aubry à la SFP, un film fait par M-C Ortiguès et une opératrice montrant des moments de la vie d'une enfant prise en charge dans l'institution (repas, vie quotidienne, extraits de cure analytique) est présenté ; le thème de l'ambivalence et de l'autopunition chez une enfant séparée est abordé, ce qui montre combien les adultes qui prennent en charge ce type d'enfants sont alors déroutés par des comportements auxquels ils ne savent pas attribuer une signification. J.Lacan, présent dans l'assemblée, est le premier à reconnaître l'intérêt d'une approche cinématographique des données cliniques afin de délimiter les symptômes et il ne la bannit pas de l'approche psychanalytique. (p.148) « *C'est quand même un très bon instrument de travail, la caméra, et spécialement pour ces bornes encore à demi-explorées du comportement* », dit-il.

Ce moyen apparut alors à ce groupe de praticiens chercheurs comme facilitant la réflexion collective, bien qu'il ait présenté également quelques inconvénients. En effet, au dire de la thérapeute filmée avec l'enfant en caméra « cachée » (mais non silencieuse), les comportements de la fillette ne lui ont pas paru totalement naturels, en particulier du fait du bruit du moteur de la caméra, l'enfant semble avoir perçu quelque chose d'anormal et n'a pas pu assez dégager son agressivité envers elle, ce qui lui semble avoir gravement obéré le traitement.¹¹

¹⁰ - Ambivalence et autopunition chez une enfant séparée, conférence donnée à la SFP Société Française de Psychanalyse le 22 mars 1955, à l'occasion de la projection du film La carence des soins maternels, réalisé en 1951 par M-C Ortiguès, publiée dans l'ouvrage de Jenny Aubry, Psychanalyse des enfants séparés, études cliniques 1952-86, éd. Denoël, 2003.

¹¹ On ressent parfois la mauvaise conscience des soignants dans leurs justifications ; ce qui est en partie lié à la lourdeur des moyens utilisés à l'époque. La place et la banalisation relative de la vidéo mobile a modifié sensiblement les données. Le moment dont il est ici question marque un tournant dans la relation que la psychanalyse entretient avec le réel. Citons aussi le témoignage de T.Nathan dans sa conférence de l'UTLS 2000 sur les Psychothérapies : à la question : « **j'ai malheureusement pas tout compris** euh..., sur vos idées sur la ..., la psychothérapie à la faculté, enfin à l'Université. Est-ce que vous pourriez.. euh, redire un peu comment vous voyez les choses et comment se place la psychothérapie quand même que nous ..., **y'a là un travail personnel qui m'paraît pas très..., pas possible** que ce soit en chaire si vous voulez ! ». Il répond : « Et donc, y'a un renouvellement obligatoire en 20 ans. Vingt ans, c'est d'jà beaucoup hein ? J'suis bien d'accord avec vous. Vingt ans, vingt ans, c'est déjà trop, mais c'est déjà beaucoup mieux que c'qui s'passé dans les systèmes thérapeutiques, et leur difficulté à se modifier et à s'adapter aux changements sociaux. Si vous voulez, ..., par exemple, parce que, si, si par exemple ..., j'vais vous donner quelques exemples hein ? On ..., on dit, le, le..., bon je, bon je..., j'ai une formation psychanalytique, j'continue à pratiquer la psychanalyse, alors, si ...,

A partir de ce film et en général à partir des observations du comportement des enfants dans l'institution, un débat s'est instauré entre les participants autour de ce qu'ils ont alors nommé ambivalence et auto-punition.

Ces termes, relativement interprétatifs même s'ils se sont voulu descriptifs ont été appliqués pour dénoter des comportements récurrents chez les enfants, comportements que les soignants ont dû faire cesser, pour la sauvegarde de leurs petits protégés.

Le terme ambivalence a été appliqué à des suites rapides de comportements liés à différentes fonctions ; par exemple des alternances rapides d'expressions contradictoires du visage (indifférence / crispation, joie / violence) qui ne semblent pas motivées par la situation. Ainsi en est-il du comportement qui a été pendant un temps celui de Nadia lorsqu'elle détournait son visage à l'avancée d'une cuillère et qui, bien qu'acceptant finalement un biberon, buvait sans regarder sa nourrice en détournant la tête, ce qui est exprimé par J.Lacan par un jeu sur les mots (*avoir la tête ailleurs*) : « *Appelons ambivalence le comportement qui consiste à repérer la nourriture tout en ayant la tête ailleurs* ».

si je manifeste mon ironie, c'est parce que...., c'est par sympathie en fait, sympathie signifiant « souffrir avec » ; je souffre avec la psychanalyse, euh, c'est-à-dire, quand j'la fais souffrir, je souffre avec, puisque je suis ..., je manifeste ma sympathie à son égard ..., mais tout d'même y'a quelques évènements qui ont été assez euh..., assez alarmants pour c'qui concerne la psychanalyse.

Par exemple, on a dit, euh..., la psychanalyse se fait..., ça fait partie des doctrines de la psychanalyse, on a dit : « Les bébés sont des, des psychotiques... », **en fait, les bébés n'sont...**, ben c'est dans Freud hein ? Et ensuite tout l'monde dit ça : « Les bébés sont des psychotiques », c'est-à-dire que, euh..., **i voient pas et ce qu'i voient, i n'ont aucune représentation de c'qu'i voient, donc i le voient pas ; i n'arrivent pas à investir, i mettent très très longtemps, et d'ailleurs, chez Freud...**, Freud dit même qu'i faut cinq ans, cinq ans pour que le bébé sorte de sa psychose originale et c'est ça, c'est ça que signifie l'complexe d'Œdipe en fait hein ? C'est la sortie d'la psychose originale si vous voulez ; c'est c'que disent les psychanalystes. Très bien ! Et puis, manque de chance, on a inventé la vidéo et puis, pasque av..., y'avait l'cinéma bien sûr, mais on pouvait filmer les bébés 24 heures sur 24. On a inventé la vidéo et puis, c'est surtout Sony, vous savez... (rires), oui, oui ! Parce que la vidéo Sony, **y' a pas les sauts**, vous savez, les sauts des images, là, quand on r'garde au ralenti, alors que toutes les aut' vidéos, y'a les sauts, alors, ça s'casse les pieds, alors, **on r'garde pas en fait !** Mais depuis qu'i y'a Sony qui permet de passer au ralenti les images des bébés et **sans qu'il y ait les sauts entre les images**, tout d'un coup, il y a des, des caméras qui ont été fixées sur des bébés, 24 heures d'affilées et on a r'gardé les réactions des bébés, à ..., à des évènements d'la vie.

Et ben, **i sont pas psychotiques** ; dès l'premier instant, i voient leur mère et i la r'connaissent, la première heure ! Normal'ment, la psychanalyse dit : « Bon, écoute, on révisé not' théorie, c'était faux », **mais i peuvent pas faire ça !** pourquoi ? Pasqu'i sont une association professionnelle, et que ..., une associatioon professionnelle, ..., si i font ça, i disqualifient la profession, ils pensent qu'ils disqualifient la profession, et ça, j'vais vous l'dire, c'est très très délicat pour les mutations d'une pensée, pasqu'une profession tient, ... si on tend à c'qu'une profession tient autour de concepts, alors, à c'moment-là, cette profession, **elle ne boug'ra pas et elle ne pourra pas ...**, euh, considérer les innovations obligatoires. »

Le psychanalyste relie cette attitude ambivalente à ce qu'il nomme discordance des fonctions lorsqu'une fonction établie précocement est en quelque sorte boiteuse parce que non soutenue par un rapport imaginaire à l'autre. L'auteur précise, (p.138) « *C'est au moment où apparaissent plus manifestement ces symptômes ambivalents que surviennent les mouvements anormaux... et ils apparaissent plus spécialement chez les enfants qui n'ont pas pu, dans l'institution, former un lien électif avec un substitut maternel* ».

Ces mouvements sont qualifiés de « *rituels, stéréotypés, inadéquats* » et leur type « *apparaît difficile à élucider* ». Il s'agit de balancements divers, de la tête ou de tout le corps, accompagnés d'air béat, absent ou malheureux, de gestes qualifiés de « *rituels protecteurs* » centrés sur le « *ne pas voir* » et le « *ne pas entendre* » :

- ne pas voir : yeux révulsés et tête levée vers le plafond, main sur l'œil, prise d'un objet et rapprochement de l'objet vers l'œil à l'approche d'un soignant.

- ne pas entendre : mettre une main sur l'oreille, avoir les deux bras en l'air collés sur les oreilles, dire non continuellement de la tête.

Les gestes les plus incompréhensibles sont ceux qui « *attendent à l'intégrité corporelle* » des enfants, comme s'arracher les cheveux, se battre, se cogner, se taper la tête.

Dans les cas les plus graves, les enfants accompagnent ces gestes d'autres considérés comme plus archaïques encore, comme par exemple le fait de sentir la plupart des objets.

Ce sont de tels gestes que fait Nadia au début de sa thérapie ; elle s'arrache les cheveux, se tape le corps et la tête avec une petite voiture, se balance sur son oreiller en regardant les autres enfants. Néanmoins, dans le cadre de la rencontre thérapeutique Nadia a eu en face d'elle une adulte qui a assuré une certaine continuité affective et cognitive et qui a fait preuve d'une assez bonne tolérance à son agressivité. C'est ainsi que Nadia a pu alternativement se frapper et frapper l'adulte, la frapper sur la main, les bras, les jambes, lui tirer les cheveux, avant, quelques mois plus tard, de frapper également un baigneur en le tenant par sa couche, passant du corps propre au corps de l'autre et au corps symbole de la poupée.

Nadia a pu faire de ces gestes rituels et obsédants des gestes qui dans la rencontre à une autre corporéité se sont transformés peu à peu en gestes de « faire semblant », faire semblant de cabosser la tête du baigneur, de détruire le biberon ou la cuillère, de jeter des perles ou des assiettes, tout en jargonnant et en manifestant des affects différenciés.

Lorsque Nadia s'est mise à lécher tout ce qu'elle rencontrait, l'analyste a noté, « *elle n'est que langue* » ; cela lui est apparu comme une étape de sa relation aux choses et pas uniquement comme un phénomène archaïque ; elle a pu porter en bouche, sucer, cracher comme l'aurait fait un enfant plus jeune, durant le développement de la phase d'exploration du monde sous le primat de zone buccale (orale).

Le chemin qui va de la ritualisation obsédante à la normalisation où il ne s'agit plus seulement de taper mais aussi de tapoter, de caresser, de donner, est long, répétitif, semé de violence et de désespoir. L'ambivalence même qui est en germe sous ces comportements les rend disponibles à une désintringation en mouvements différenciés et dès lors peu à peu reliables à des moments, à des émotions, à des contextes différents.

Ce chemin ne peut, semble-t-il, être parcouru par tous les jeunes enfants, de même que tous les soignants ne sont sans doute pas aptes à les accompagner.

L'analyste en question, comme l'équipe, semble considérer que les enfants ne peuvent évoluer que s'ils peuvent établir une relation objectale, un lien électif avec un substitut de type maternel.¹² Dans une annexe récente à l'article, l'auteur du film, (M-Ch.Ortigués) s'insurge contre l'intransigeance de quelques grands patrons de la psychiatrie du moment qui, selon elle, n'ont pas alors su décrypter la potentialité de contact que l'enfant manifestait et qui ont refusé la poursuite du traitement thérapeutique, sans égard pour les travaux et les espoirs de leurs soignants..

Depuis les années 50, le développement de la psychanalyse précoce a favorisé la multiplication de pratiques d'observation en particulier des groupes de jeunes enfants en institution, ou de la dyade mère-enfant (parent-enfant) en consultation hospitalière ou libérale. Dans ce cadre, les soignants ont également été amenés à s'observer (autoscopie), à analyser et approfondir leurs modes d'intervention.

Plus l'enfant est jeune, plus la communication s'établit du point de vue de l'adulte, qui doit porter la relation, l'entretenir ou simplement la laisser s'établir à partir des indices qu'il croit décrypter chez son petit patient.

Les bonnes intentions de communication ne suffisent pas de même sans doute que de très bonnes descriptions d'images vidéos dans lesquelles s'épuise la signification des séquences pour un tiers exclu.

Le questionnement théorique est permanent dans l'effort de compréhension et d'interprétation, il soutient la capacité d'empathie du soignant, son narcissisme, voire son enthousiasme, dans des conditions d'auto-observation souvent pénibles et peu valorisantes.

Il ne faut pas négliger les témoignages de ces pionniers de la relation thérapeutique à l'enfance et à la petite enfance, qui, à un moment historique où l'enfant n'était pas encore totalement « une personne » ont constitué un réseau de références sémiologiques verbales et non-verbales, dépendant ou non des langues maternelles, leur permettant d'entrer en relation avec des formes précoces et non-typiques de mentalité humaine, en dehors des cadres strictement familiaux , religieux ou politiques d'imprégnation symbolique et de socialisation.

On peut penser que le cadre analytique qui fait revivre l'enfant dans l'adulte a favorisé ce mouvement de reconnaissance de la non-rupture entre le précoce et l'accompli.

Le problème posé ici est celui de la relation entre les formes descriptives avancées dans ces écrits pionniers et des formes actuelles possibles de description de corpus de séances menées dans le cadre d'équipes pluridisciplinaires. Il est corrélatif d'une certaine forme de désobjectivation de l'organisation de la « mise en scène » (par rapport à la personne du thérapeute, ou par rapport à l'enfant) qui passe par des nouvelles formes de dialogues et d'intersubjectivités inter- et intra-disciplinaires.

¹²L'enfant filmée dans le film présenté à la conférence (Sabine / Maryse), arrivée semble-t-il deux ans après Nadia dans la même institution, n'a pu se sortir de son monde clos et éviter l'enfermement.

Bibliographie :

- J.Aubry, (2003). Psychanalyse des enfants séparés, études cliniques 1952-86, préface d'E.Roudinesco, L'espace analytique, Denoël.
- En particulier : p.135, Ambivalence et autopunition chez une enfant séparée, conférence donnée le 22 mars 1955 à l'occasion de la projection du film, La carence de soins maternels, J.Aubry, M.C.Ortiguès.
- H.Brunschwig, (1991). Passions de familles, récits de psychothérapies familiales et individuelles, préface de M.Elkaïm, Postface de Ch.David., Payot.
- H.Brunschwig, M-C.Pouder, (2003). De la référence à l'objet à l'objet "préférentiel", la thérapie du petit Paul, Revue Dialogue, n°159, *Malaises et cheminements dans la relation thérapeutique, 1er trimestre 2003*.
- M.de M'Uzan, P.Marty, Ch.David, (1963). L'investigation psychosomatique, Paris, P.U.F..
- Fr.Dolto, (1971). Le cas Dominique, collection Le Champ Freudien, éditions du Seuil.
- S.Freud, (1954). Cinq psychanalyses, bibliothèque de Psychanalyse, PUF.
- P.Heller,(1996). Une analyse d'enfant avec Anna Freud, coll. Le fil rouge, PUF.
- W.Labov, D.Fanshel, (1977). Therapeutic Discourse, Psychotherapy as Conversation, Academic Press, N.Y, San Francisco, London.
- J.Lacan (1966). Ecrits, collection Le champ Freudien, eds. du Seuil, Paris.
- J.Lacan (1973). Télévision, collection Le champ Freudien, eds. du Seuil.
- J.Lacan (1975). Séminaire, livre XX : Encore, année 72-73, eds. du Seuil.
- M.Mannoni, (1965). Le premier rendez-vous avec le psychanalyste, Denoël / Gonthier, collection Femme. Publié sous la direction de C.Audry, préface de Fr.Dolto.
- J.A.Miller, (Janvier 1975). Théorie de Lalangue (rudiments), Ornicar n°1, Le Graphe, bulletin périodique du Champ Freudien.
- J.Cl.Milner, (1978). L'amour de la langue, Connexions du Champ Freudien, coll. Dirigée par J.Lacan, eds. Du Seuil.
- T.Nathan,(2002). Psychothérapies, problèmes de définition et autres problèmes, UTLS, L'individu dans la société, eds. O.Jacob, 2002. (conférence orale (2000) en fichier.rm sur site internet).
- R. Lefort, en collaboration avec R.Lefort, (1980). Naissance de l'Autre, deux psychanalyses, Nadia, 13 mois, Marie-Françoise, 30 mois, collection Le champ Freudien, dirigé par Jacques Lacan, éditions du Seuil, Paris.
- R. et R.Lefort (2003). La distinction de l'autisme, Seuil.
- M-Ch.Pouder (2001). Prise en charge de l'enfant et reconstruction du langage, in actes du Colloque « Constructivismes : usages et perspectives en éducation », vol I et II et CD-Rom, SRED, cahiers 8, Genève, 6 p. (Mis en ligne sur HAL-CNRS)
- M-Ch.Pouder, (2002). La constellation linguistique de l'objet dans des prises en charge d'enfants atteints de troubles du langage, suite à un poster exposé au colloque du Groupe francophone d'étude du développement psychologique de l'enfant jeune, organisé par le laboratoire PSY.CO de L'université de Rouen (France, 6-7 mai 1999), *L'enfant et le monde des objet*, sur site internet des archives de colloques de l'Université de Rouen. (mis en ligne sur HAL-CNRS)
- N.Puig-Vergès, (1993). Margaret S.Mahler, une vie, une œuvre, collection Re-connaissances, épi, Hommes et perspectives, Marseille.
- Fr.Recanati, (1975). Individualité du Lalinguistique, Ornicar n°4, bibliothèque du Graphe, Mélanges publiés au département de Psychanalyse de l'Université de Vincennes.

E.Roudinesco, (2004). Le patient, le thérapeute et l'état, collection L'histoire de la pensée, Fayard.

R.Spitz, (1968). De la naissance à la parole, la première année de la vie, préface d'A.Freud, bibliothèque de Psychanalyse, P.U.F..

D. Vasse, (1974). L'ombilic et la Voix, deux enfants en analyse, collection Le Champ Freudien, dirigée par Jacques Lacan, éditions du Seuil, Paris.